182 9 AVRIL 1949 100 FRANCS

Illinois U Library

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

LE PACTE DE L'ATLANTIQUE-NORD EST SIGNÉ

Lundi dernier à Washington, un an après la mise en œuvre du plan Marshall, le pacte de l'Atlantique-Nord a été solennellement signé en présence du président Truman par les ministres des onze nations européennes associées pour la défense de l'Occident. Ci-dessus, M. Robert Schuman, suivi de M. Couve de Murville, directeur des affaires politiques au Quai d'Orsay, et de M. J.-P. Anglès, chef-adjoint du cabinet, salue les personnalités venues l'accueillir.

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.

L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET UNION FRANÇAISE :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois . . .	1.950	2.450	2.550	3.050
Un an . . .	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER :

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	6 mois...	9,30	dollars	11,85	12,05	14,60
	Un an....	18,60		23,70	24,10	29,20
SUISSE.	6 mois...	37,55	francs suisses	47,90	48,65	59,02
	Un an....	75,10		95,80	97,30	118,04
PORTUGAL.	6 mois...	231,75	escudos	295,80	300 50	364,45
	Un an....	463,50		591,60	601	728,90

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an....	4.900	6.250	6.350	7.700

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

France et Union française. Un an **1.000 fr.**
Étranger. . . . . Un an **1.360 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — « En cas de changement de prix, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit. »
(Décision du Comité Directeur du Syndicat des Publications Périodiques Françaises en date du 22 janvier 1948.)
Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste.
Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation
TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

UN HOMME DE DEVOIR

— Julot, j'ai une envie folle de partir à la campagne !

— Voyons, sois sérieuse ! tu sais bien que j'ai encore l'attaque du garçon de recette et le cambriolage de la bijouterie à liquider avant notre départ ! Chaque chose en son temps, que diable !

A PEU DE CHOSE PRÈS

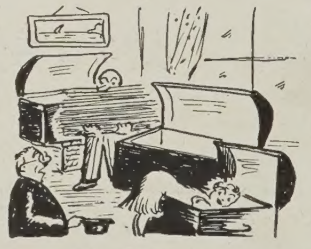
— Tiens ! le vieux duc de La Hurlupière est décédé. Et lui qui s'apprêtait à partir en vacances de Pâques !

— Le voilà parti en vacances de « Parques » !

INFLUENCE

Le coq. — Un œuf carré !... C'est pas possible, elle est amoureuse de ce maudit cubiste !...

La poule. — T'es pas fou, Chantecler ? C'est le gosse de la ferme qu'a laissé tomber ça de son jeu de cubes !



LES SENTIMENTAUX

— Tiens ! vous partez en vacances de Pâques ?

— Oh ! non ! C'est bien trop cher !... Nous nous contentons de faire nos malles. Ça nous rappelle nos vrais départs du bon vieux temps !

TROUBLANTE RÉVÉLATION

— Je suis loin... loin dans le passé... au temps des orgies romaines... et je vous vois... dans votre existence antérieure... vous êtes une célèbre courtisane !

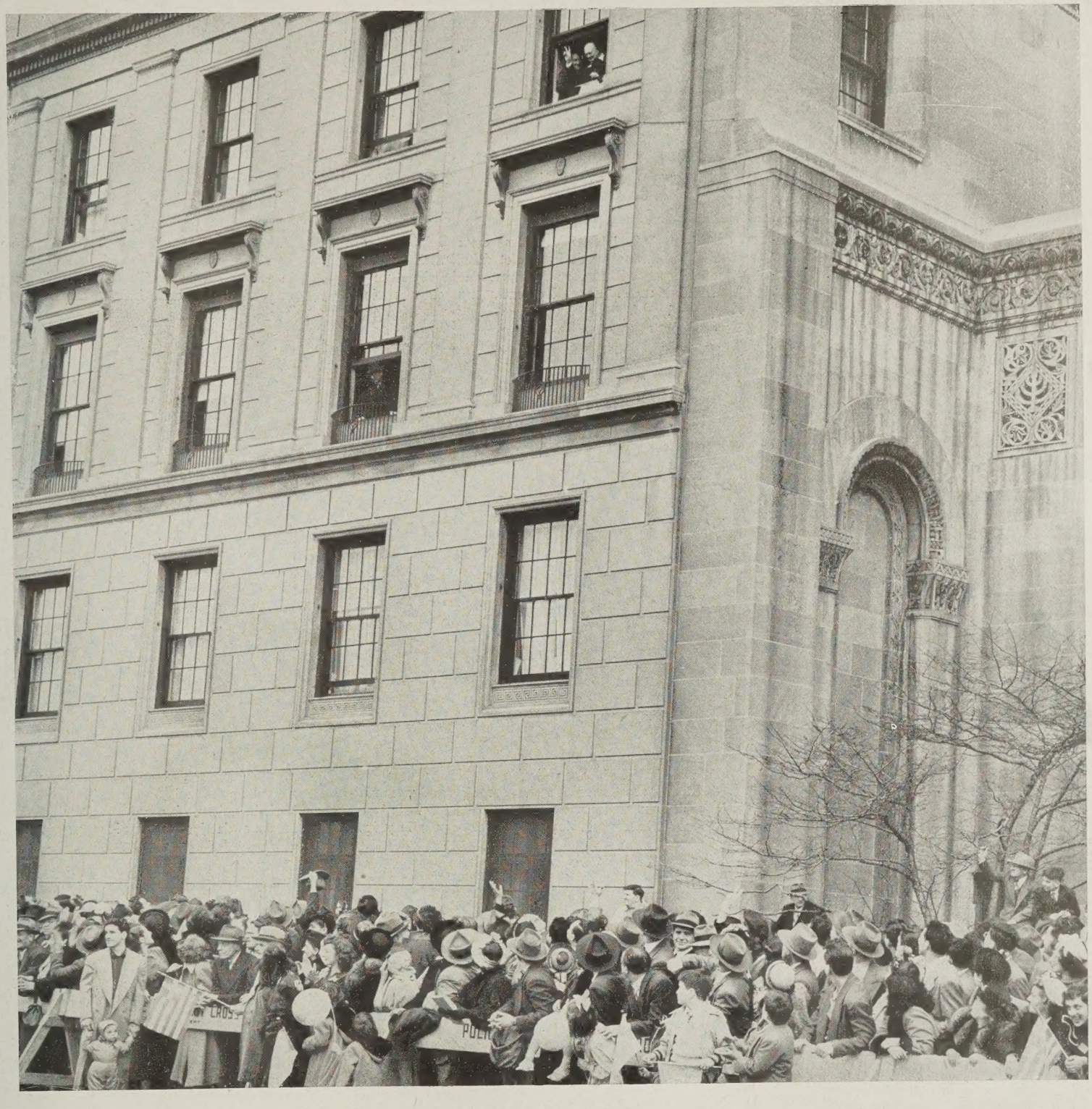
— Ah ! mon Dieu !... si mon mari le savait !... Lui qui est si jaloux !...

CINQUIÈME ANNÉE NUMÉRO 182 9 AVRIL 1949

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL



M. WINSTON CHURCHILL AUX U. S. A.

Avant de gagner Boston, où dans un discours politique il a accusé les « treize hommes du Kremlin » de viser à la domination du monde, l'ancien Premier britannique apparaît à la fenêtre d'un appartement de la V^e^ Avenue, où il était l'hôte de M. Bernard Baruch, pour répondre par le « V » légendaire aux acclamations des spectateurs de la manifestation organisée pour commémorer le 128^e^ anniversaire de l'indépendance grecque.

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

A PARIS, le 20e anniversaire de la mort du maréchal Foch a été célébré aux Invalides, où, dans la cour d'honneur, le général Weygand et le ministre, M. Bétolaud, saluent le drapeau des anciens combattants.

AU QUAI D'ORSAY, les deux ministres des Affaires étrangères de France et d'Italie, M. Schuman et le comte Sforza, se félicitent de la signature du traité d'union douanière entre les deux nations.

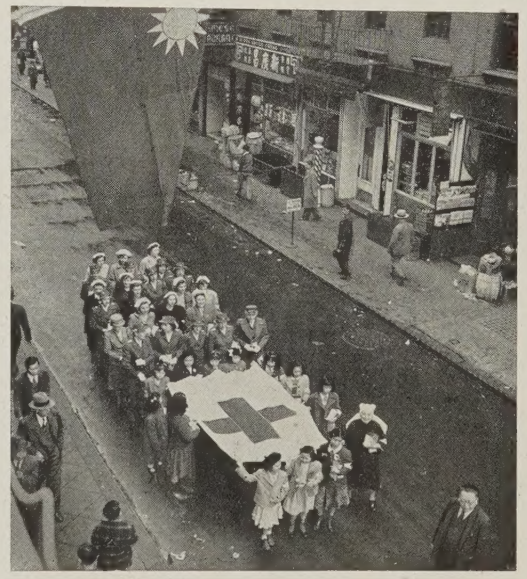
A ATHENES, où le 128e anniversaire de l'indépendance grecque a été célébré dans l'enthousiasme, le roi Paul et la famille royale, acclamés par la foule, se rendent à la cathédrale pour assister au *Te Deum*.

A SUMATRA, des « commandos » indonésiens ont ouvert le feu sur les observateurs militaires des Nations Unies en tournée d'inspection dans l'île, et un lieutenant-colonel britannique a été grièvement blessé.

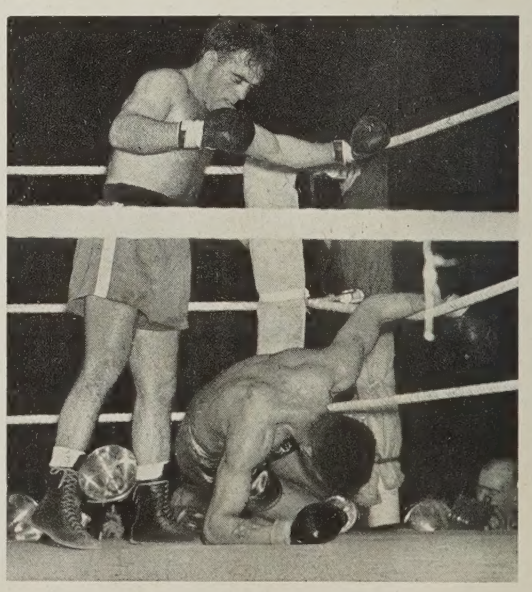
A NEW-YORK, des réfugiés des Etats européens de l'Est, en costume national, se sont livrés à une manifestation anticommuniste devant le Waldorf Astoria, où délibérait le Congrès des intellectuels « pour la paix ».

A TEHERAN, les leaders du parti soviétique, auquel appartenait l'auteur du récent attentat contre le shah, quittent leur prison pour être conduits devant la cour de justice, où leur procès a été ajourné.

A BRISTOL, dont elle était l'hôte, S. A. la princesse Margaret, gracieuse et souriante, passe en revue la garde d'honneur des cadets de l'Ecole navale accompagnée par le lord-maire de la ville, Charles Gill.



A NEW-YORK, des jeunes filles volontaires partant pour l'Extrême-Orient parcourent les rues du quartier chinois durant la journée de la Croix-Rouge en recueillant les offrandes autour de leur emblème.



A LONDRES, dans la salle de l'Empress Hall, Marcel Cerdan, dont c'était la rentrée, met knock out d'un crochet gauche au menton, au septième round, le champion d'Angleterre, le mulâtre Dick Turpin.

COUP D'ÉTAT EN SYRIE

La Syrie s'est réveillée le 30 mars nantie d'une dictature militaire. A l'heure où nous mettons sous presse notre envoyé spécial Fred Mégret nous câble sur ce curieux putsch pacifique et sur ses développements des impressions que nous publierons dans un prochain numéro. Disons tout de suite que l'originalité de ce pronunciamiento à la manière sud-américaine réside dans le fait qu'il s'est opéré sans un coup de fusil, au milieu de la totale passivité des habitants de Damas. Ceux-ci ont assisté avec une sérénité tout orientale à l'arrestation de leurs notables politiques et à l'accession au pouvoir du colonel Husni Zaïm, commandant en chef des troupes syriennes. Instruit dans le métier des armes en Turquie puis en France, il n'en professa pas moins, durant les hostilités, des sentiments progermaniques, ce qui lui valut, d'ailleurs, d'être emprisonné par les Alliés lors de l'occupation de la Syrie. Choukri bey Kouatly, le subtil président de la République syrienne, qui le libéra en le proclamant chef de l'armée, se voit, par un curieux choc en retour, interné aujourd'hui sur l'ordre de celui qui se disait alors son ami le plus cher.

« Le gouvernement devait disparaître, car le peuple n'en voulait plus », affirment les auteurs du coup d'Etat. En l'occurrence les aspirations populaires, s'il en existe, comptent beaucoup moins que la rivalité des factions et que la somme des ambitions, des appétits, des intrigues qui ont mis en si fâcheuse posture, dès son avènement, la jeune République. Rien d'ailleurs n'est plus complexe que la politique de cette Syrie — où abondent les races et les communautés religieuses rivales — depuis qu'en 1945 la France fut victime dans le Moyen-Orient des agissements de la Ligue panarabe et des convoitises dont était l'objet un pays qui avait connu grâce à l'influence française de longues heures de prospérité.

Après avoir été livrés durant cinq années au régime déprimant du gouvernement Djémil Mardam, installé sur la concussion, la corruption et les trafics d'influence, les Syriens avaient eu en décembre dernier un sursaut d'énergie. Le ministère Mardam s'écroulait sous le poids des scandales, laissant le pays en pleine anarchie, des finances à sec, une monnaie sans valeur et une économie en ruine. Par surcroît l'armée syrienne, mal préparée, mal engagée en Palestine, avait subi des revers que son chef et ses officiers ont à cœur, sans doute, de faire oublier.

Appelé au pouvoir, Khaled bey el Azem, alors ministre à Paris et grand ami de la France, qui s'était tenu à l'écart du jeu politique, s'efforça de redresser une situation fort compromise. En quelques semaines il jetait les bases d'un accord monétaire avec la France, menait à bonne fin les pourparlers engagés avec les Américains pour le pipe-line de Damas, en même temps qu'il acceptait des négociations de paix avec Israël. Cette politique d'entente à l'extérieur succédant à une ère de nationalisme spectaculaire devait se heurter fatalement aux clans déchus du pouvoir, aux hauts fonctionnaires privés de leurs prébendes et au peuple lui-même, entretenu depuis des années dans des sentiments nettement xénophobes.

Cela peut expliquer la neutralité bienveillante avec laquelle a été accueilli le putsch du 30 mars... et aussi les esquives prudentes des politiciens qui n'ont mis aucun empressement à accepter les offres du colonel Zaïm. Le vieux leader nationaliste Farès el Khoury, président de la Chambre, ayant décliné la présidence du Conseil, le dictateur a tenté de mettre sur pied un cabinet à base militaire où il eût disposé personnellement de l'armée et de la police. L'impossibilité de trouver un ministre des Finances a finalement amené le colonel, qui prétend vouloir rester dans le cadre constitutionnel et républicain, à envisager la dissolution du parlement et à édifier préalablement une nouvelle constitution et une nouvelle loi électorale.

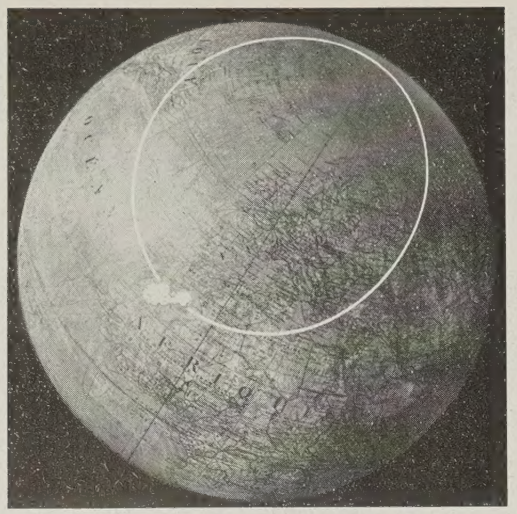
De toute évidence la crise syrienne n'est qu'un des aspects d'un problème plus vaste qui s'inscrit dans le cadre des ambitions dont le Moyen-Orient est l'objet. L'auteur du putsch a beau présenter son opération comme un mouvement purement interne et dégagé de toute immixtion étrangère, nul dans les chancelleries n'en paraît convaincu. On sent trop rôder à travers le drame syrien les rivalités des grands intérêts pétroliers américains et anglais, le jeu mystérieux des agents du Kremlin et, dominant le tout, l'étrange et forte figure de l'émir Abdullah de Transjordanie, champion de la Grande Syrie, qui dispose à Damas d'auxiliaires puissants et qui compte de solides complicités parmi les tribus arabes, druses et alaouites.

Le progrès des négociations engagées avec les Américains a-t-il porté ombrage à d'autres groupes dont on sait qu'ils jouent manifestement la carte transjordanienne ? Au sein de ce pays travaillé par tant de courants contradictoires les partisans de l'émir Abdullah, ceux du roi Farouk, ceux du roi de l'Irak n'assistent pas, on peut le croire, en spectateurs passifs au déroulement de la crise syrienne, encore qu'il soit bien difficile de discerner la part qui peut revenir à chacun dans les événements actuels.

Pierre Beaumont.

Le colonel Husni Zaim, commandant en chef des troupes syriennes, a, avant de prendre sa place, fait incarcérer le chef de l'Etat.

DANS LA STRATÉGIE FUTURE LE SAHARA SERA CERTAINEMEN APPELÉ A JOUER UN GRAND ROLE.



L'AFRIQUE DANS LA STRATÉGIE MONDIALE

CIRCUIT SAHARIEN

par JEAN MIQUEL

A l'heure où le continent africain est susceptible de prendre une place capitale dans l'évolution de la stratégie mondiale, notre Sahara, dont certaines régions sont restées mystérieuses, pourrait être appelé à jouer, un jour, un rôle que ne soupçonnaient certes pas les grands pionniers vainqueurs du désert. Mais les obstacles naturels que recèlent ces étendues désertiques et chaotiques, joints au vent de sable et à la terrible hantise de la soif, rendaient jusqu'ici irréalisables des opérations coordonnées de pénétration et d'équipement.

Or, ces difficultés, considérées longtemps comme insurmontables, sont en voie d'être aplanies. A titre d'exemple, signalons qu'une mission d'étude vient d'accomplir un long voyage dans la partie occidentale nord du Sahara autour d'un pentagone de 500 km. de côté dans le dessein d'assurer une liaison régulière entre les différents points d'eau.

Un de nos collaborateurs qui a accompagné cette mission relate ci-dessous pour les lecteurs de France-Illustration *les diverses étapes de ce circuit saharien dont l'intérêt ne leur échappera pas.*

C'EST un lieu commun de dire que le moteur — d'auto ou d'avion — a supprimé les distances. On doit à la vérité de nuancer cette rapide affirmation. En proposant l'étude d'un trajet réel il est possible d'offrir un véritable problème, celui des obstacles naturels à l'échelle des ressources humaines. En ce sens on peut dire que les choses vont vite : aussi un obstacle en lui-même inchangé évolue-t-il cependant selon l'ingéniosité dont nous faisons preuve pour le vaincre. Ici entrent en jeu, outre les moyens matériels, le degré d'adaptation issu de l'épreuve et la confiance qui naît de la familiarité.

Sous cet angle, qu'est devenu le Sahara ? Il fut sur les cartes géographiques cette portion uniformément teintée où chaque lettre s'étalait d'autant plus aisément qu'aucun nom particulier n'en venait restreindre la place. Pays désolé, terre de la soif et des mirages, l'homme privé d'eau y mourait sans recours. Beaucoup de mystère et d'idées fausses surgissent encore d'une rêverie sur ce nom. A cela s'ajoute quelque représentation chaotique des montagnes du Hoggar et le signe de ces vagues étendues que la pensée ne saurait limiter. Pourtant, depuis la fameuse expédition Citroën, où triomphèrent, grâce à une longue et minutieuse préparation, quelques-unes de ces « grandes imaginations mécaniques » dont parle Paul Claudel, bien des gens semblent admettre qu'il n'est pas plus difficile de traverser le Sahara que d'aller de Dunkerque à Perpignan. Les autorités du Maroc ne cessent de recevoir des visiteurs dont l'intention est de rouler à travers le désert avec une unique voiture de tourisme. Il s'agit, pensent-ils, de prévoir une route qui ne doit pas être sans rapport avec un itinéraire pittoresque un peu difficile. Or il est souvent malaisé de convaincre ces imprudents qu'ils courent à un échec certain. Le Sahara est toujours le pays du danger sans visage, à moins qu'un matériel robuste et adapté ne soit le noyau autour duquel s'organise la préparation du voyage, impliquant le contact par radio et le cheminement sous la conduite de guides éprouvés.

En évoquant un circuit récent de 2.500 kilomètres environ dans la partie occidentale-nord du Sahara, il semble qu'on puisse donner une idée des différents facteurs qui ont modifié à nos yeux les dimensions du désert légendaire. On verra comment, en particulier, le fait de trouver un « raccourci » au point de jonction de différentes dunes fut lié à la fois à la confiance dans les hommes et le matériel ainsi que dans une plus grande familiarité avec la nature des lieux.

C'est en novembre 1948 que la caravane a laissé la trace de ses roues sur

LE CIRCUIT DE QUELQUE 2.500 KILOMÈTRES QUE VIENT D'ACCOMPLIR EN PLEIN DÉSERT UN CONVOI AUTOMOBILE SPÉCIALEMENT ÉQUIPÉ.

un pentagone d'environ 500 kilomètres de côté pour effectuer la liaison entre les différents points d'eau de la région. Dans ce vaste domaine se retrouvent les aspects caractéristiques du désert africain : plateaux pierreux des hammadas, où le passage est relativement facile, massifs rocheux au relief accusé, sables indéfinis des ergs.

Le point de départ fixé est Tindouf : petite palmeraie située dans le Sahara, à 468 kilomètres au sud-est d'Agadir. Atteinte en 1925 par un peloton méhariste de la Saoura venant du Sud algérien, elle n'avait été visitée auparavant que par l'explorateur autrichien Oscar Lenz et par le Français Camille Douls. Tindouf peut maintenant être rapidement rejointe : dix ou onze heures de voiture ou une heure et demie d'avion (d'Agadir). C'est un marché où les nomades Rguibat — les hommes bleus — viennent se ravitailler. C'est aussi un poste militaire, base d'une compagnie méhariste et d'un goum saharien. Le convoi est formé d'une section automobile, spécialisée dans les liaisons sahariennes, composée de quatre camions Dodge — six roues, trois ponts et démultiplicateur — et d'une voiture de commandement de marque française Latil, à deux ponts et démultiplicateur.

Au départ tous les camions sont très chargés : outre les passagers il faut transporter 2.000 litres d'essence et 1.200 litres d'eau. Au matériel de rechange, de réparation et de couchage s'ajoutent les gerbas du personnel indigène, les cantines et les valises, le ravitaillement et les popotes. Chaque voiture a comme chef de bord ou conducteur un sous-officier ; une vingtaine de Sahariens, indigènes ou Français, constituent le personnel de la section. Celle-ci est commandée par un jeune aspirant qui, depuis quatre ans, a parcouru en tous sens le Sahara occidental. Un général et cinq officiers font partie du voyage.

Le 26 novembre, à 7 heures du matin, départ de Tindouf sur la piste de Fort-Trinquet. Le camion de l'aspirant est suivi à bonne distance par le Latil du général; puis viennent les trois autres camions. Une maison couverte de deux coupoles, visibles de loin, rappelle le souvenir d'un officier supérieur

PUITS ET PALMIERS D'AOUINET EL AGRA, PREMIÈRE ÉTAPE DE LA MISSION.

qui avait manifesté l'intention de se retirer là ; mais il a, dit-on, épuisé son désir dans cette construction à 2 kilomètres de Tindouf, sur la hammada à l'horizon sans fin.

Le soir, vers 17 heures, arrivée à Aouinet-Legra : c'est un puits où l'eau affleure et autour duquel végètent une dizaine de palmiers. Une case en maçonnerie abrite un Saharien chargé de la garde du point d'eau. Il vit seul ici, et, de temps à autre, fait à dos de chameau les 250 kilomètres qui le séparent de Tindouf pour aller y chercher sa paye et son ravitaillement. Pour recevoir ses hôtes il a monté une tente en poil de chameau, ornée du tapis qui doit constituer tout son mobilier. Au matin deux Maures apparaissent ; on les interroge : ils cherchent des pâturages, car celui où leur groupement est campé, à plusieurs journées de là, n'a plus de quoi nourrir leurs troupeaux. Dans la région d'où ils viennent il n'a pas plu depuis l'année dernière. Aucun de nos postes de radio n'a signalé de précipitations ; mais, Inch Allah ! il pleuvra bientôt... Si au cours de notre voyage nous rencontrions des pâturages nous alerterions Tindouf, qui le leur ferait savoir. Malheureux sont les gens de ce pays quand il ne pleut pas. Quelques centimètres de pluie et l'année est assurée. Cependant ils savent maintenant que la France ne les laissera pas mourir et amènera s'il le faut, malgré les énormes difficultés que cela représente, les camions d'orge qui leur permettront de subsister frugalement jusqu'à une meilleure saison.

Arrivée le soir à Chegga. Chegga est placé à mi-pente de la falaise caractéristique du Hank, véritable barrière qui s'étend sur plusieurs centaines de kilomètres, limite de nomadisation pour les Rguidat Lgouacem au Sahara occidental. Un petit point d'eau a permis la construction de ce poste placé à la limite de l'Algérie, de la Mauritanie et du Soudan. Devant le poste la garnison présente les armes : un sous-officier, six goumiers et deux radios. Le convoi pénètre dans la cour intérieure. Un camion retardataire a rejoint Chegga une heure après nous. Toute la nuit les mécaniciens s'affaireront autour de lui ; ils devront y travailler encore le jour et la nuit suivants !

Le 29, départ vers 11 heures. 3 kilomètres après la sortie du poste, le camion réparé donne des signes de défaillance : la pression d'huile est tombée à zéro. Brève consultation des mécaniciens : inutile d'insister ! On laisse le camion au poste et l'on profitera de la prochaine relève pour apporter les pièces de rechange nécessaires. Une heure après le départ nous longeons un terrain d'aviation balisé ; puis, dans un creux, c'est Chenachen : deux vigoureux plants de palmiers dans un lit d'oued ; un petit trou avec un peu d'eau claire, quelques touffes d'herbe drue. Sur la rive une petite grotte où se marquent des gravures rupestres en couleurs. Dans le lit de l'oued des excroissances de pierre de la forme et de la dimension d'un pain de sucre : ce sont, paraît-il, les vestiges fossiles des premières formes de vie qui aient existé sur la terre...

Depuis hier les balises sont plus rares et les traces de véhicules moins nombreuses ; cependant celles-ci sont encore visibles près de quinze ans après le passage des voitures. Nous abordons bientôt une région plus accidentée, où le sol devient très rocailleux ; les voitures effectuent un véritable gymkhana au milieu de blocs d'une vingtaine de centimètres de hauteur ; mais ils sont trop denses pour qu'on puisse les éviter ; pneus et ressorts sont mis à rude épreuve... nous aussi.

On commence à apercevoir les dunes, bandes d'or qui se prolongent jusqu'à l'horizon, et entre lesquelles on roule sur un sol assez meuble ; les voitures qui ne peuvent maintenir leur allure enfoncent et ont beaucoup de peine à reprendre leur vitesse. Les dunes se rapprochent ; la coulée libre n'a que 2 kilomètres de largeur. Bientôt on aperçoit dans le lointain un point blanc : c'est Bou-Burnous, un bordj abandonné.

L'aspirant ne cache pas son inquiétude pour les étapes à venir. Il nous faudra traverser l'erg au point de jonction des différentes dunes. L'itinéraire a été emprunté à plusieurs reprises par des convois dans le sens nord-sud, mais la traversée sud-nord n'a été effectuée que par une seule voiture, qui s'est vue aux prises avec les pires difficultés et a couru la chance de n'en pas sortir. Avant le départ de Tindouf des spécialistes du désert ne nous ont pas caché que nous rencontrerions des obstacles sérieux. A Colomb-Béchar des mesures auraient été déjà prises pour venir nous dépanner.

Le 2 décembre : lequel des quatre de Saint-Cyr ici présent aurait-il jamais pensé fêter la « Saint-Austerlitz » en plein désert ?... Vers 13 heures, départ. Nous allons retourner sur nos pas pour faire le tour de la première dune en la prenant à sa naissance. Mais, à quelques kilomètres, surprise heureuse : il y a une solution de continuité de quelques dizaines de mètres, où nous passons aisément ; c'est de bon augure pour l'avenir. L'avance se continue entre deux bras de dunes ; paysage uniforme qui serait monotone sans les féeriques changements de couleur du sable : il passe du jaune d'or au rose tendre et au carmin clair. A la tombée de la nuit la route semble barrée par une dune qui coupe le couloir que nous empruntons. Nous décidons de camper sur place. Pendant que le camp se monte deux Sahariens partent à pied voir s'il n'y a pas une fissure. Ils reviennent une heure après : il y aurait un passage. Nuit froide. Départ au petit matin : c'est aujourd'hui que nous allons entamer la partie la plus difficile du voyage. Vers 9 heures nous atteignons Hasi-Mriem, puits d'une trentaine de mètres de profondeur protégé du vent par une construction circulaire en maçonnerie. Quelques traces de chameaux. On s'arrête peu de temps : il y a intérêt à s'engager sur la dune avant les heures chaudes, car le matin la consistance du sable est plus dure que dans la journée. Le couloir se resserre bientôt : une dune peu élevée se dresse. Chacun, profitant de la vitesse acquise, s'élance, espérant traverser une partie de l'obstacle. Après 2 kilomètres de progression dans le sable le Latil et un Dodge se rejoignent au sommet. Les deux autres camions peinent un peu plus ; certains ont d'ailleurs emprunté les tronçons d'une piste aménagée il y a quelques années par une compagnie saharienne qui a construit une surface de roulement en genêts. Photos ; on repart, et dix minutes après on se retrouve sur le dur. C'est tout ! Une heure a suffi pour traverser le passage où l'aspirant craignait de peiner pendant trois ou quatre jours. Il exulte. Nous ne cachons pas notre satisfaction. Nous allons être en avance sur les prévisions.

Dans l'après-midi nous passons Hasi-Mdakane, puits qui ressemble étrangement à celui d'Hasi-Mriem. Tout à coup, dans une descente d'oued, se présente un brusque à-pic de plus de 2 mètres. Trop tard ! le camion de tête ne l'a pas vu : il saute et arrive au bas sans mal. Seul Robiza, notre serveur, juché au sommet du camion, décolle du véhicule et, tel Aladin sur

LES NOMADES RGUIBAT (LES HOMMES BLEUS) A LA PALMERAIE DE TINDOUF.

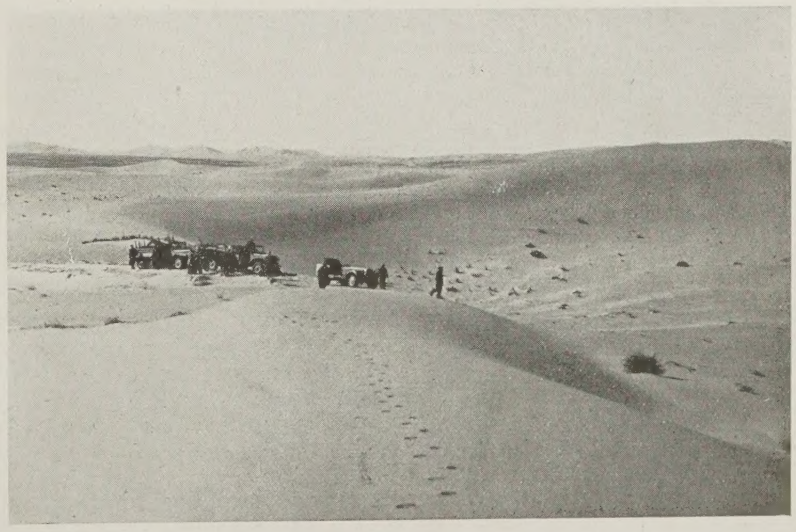
son tapis volant, atterrit sur le lit sablonneux de l'oued, à cheval sur une caisse... Le paysage change : à gauche encore des dunes, mais à droite un éperon rocheux et sombre que nous longerons pendant plus de 100 kilomètres.. Nous décidons de nous arrêter aux premiers talnas, que nous devons bientôt atteindre, car notre provision de bois tire à sa fin. A la tombée de la nuit nous campons dans un lit d'oued, après avoir cherché vainement un emplacement qui ne soit pas battu par le vent.

Le lendemain matin, en route pour Tabelbala : la partie difficile du voyage est faite. Première tache verte depuis notre départ, Tabelbala est une palmeraie assez peu fournie. Elle s'étire sur une vingtaine de kilomètres dans le fond de la vallée. Autrefois prospère, elle comptait une population assez importante, répartie dans plusieurs ksours. Les canaux souterrains amenaient l'eau du pied des dunes et permettaient, tout en irriguant les palmiers, d'entretenir de fertiles cultures. Mais le niveau de l'eau a baissé peu à peu ; la population ne put trouver sa subsistance et émigra. Il ne reste plus à l'heure actuelle que quelques centaines d'habitants, très fortement teintés de sang nègre, qui vivent misérablement du produit de leurs palmiers et de quelques jardins. Au poste la garnison est sous les armes : le lieutenant interprète, chef de poste, deux radios et six Sahariens. Le maître d'école algérien et ses quelques élèves représentent le public... Notre émission de la veille a été entendue par Tindouf, qui l'a transmise.

Le lendemain soir nous atteignons Tinfouchy, où nous ne comptions pas arriver le jour même malgré notre optimisme. Tinfouchy : quelques puits, quelques talnas particulièrement vigoureux et les ruines d'un ancien ksar. Nous pourrions rejoindre Tindouf en une seule étape, mais il est inutile de fatiguer les conducteurs et les véhicules. Dans la matinée nous nous arrêtons pour voir une station rupestre : sur plusieurs hectares le sol est formé de dalles rocheuses gravées : gazelles, éléphants et des signes géométriques qui se répètent. Quelques facétieux de passage y ont ajouté des dessins de voitures automobiles... mais la patine du temps n'a pas fait son œuvre.

Le soir, campement dans un lit d'oued, où, à l'abri des touffes de tamaris, nous trouvons des corps desséchés de gazelles mâles. On suppose qu'il s'agit des plus beaux sujets d'un troupeau assoiffé qui, cherchant des traces d'eau et de verdure, ont réussi à atteindre ce point pour y mourir. Le lendemain, départ. On décide de tuer quelques gazelles pour apporter un peu de viande fraîche à Tindouf. Nous avons vite fait d'en lever et de les prendre en chasse ; après une poursuite qui permet de les rejoindre et de les reconnaître il faut les abandonner, car ce sont des femelles...

Les voitures se retrouvent dans un lit d'oued ; après une courte pause nous repartons. Au terrain d'aviation le peloton méhariste nous attend. Il nous escortera jusqu'à Tindouf. Le pentagone est fermé, avec une trentaine d'heures d'avance sur l'horaire prévu.



LES CAMIONS TRAVERSENT L'ERG IQUIDI ENTRE BOU-BURNOUS ET TABELBALA.

BERCEAU DE LA CULTURE HUMAINE, LA VALLÉE DU NIL, AVEC SES MONUMENTS EN RUINE, EXERCE TOUJOURS LA MÊME FASCINATION SUR LE VOYAGEUR.

PROMENADES EN ÉGYPTE

par notre envoyée spéciale LOUISE WEISS

L'ARRIVÉE en Egypte par l'avion d'Air France — Paris-Le Caire sans escale : neuf heures — est foudroyante, du point de vue spirituel s'entend, car matériellement le confort en est extrême. Flammes géométriques jaillies de la nécropole de Memphis, les pyramides rosissent aux premières lueurs de l'aube. Le Nil roule ses eaux brillantes. Ses berges sont vertes. Deux bandes de cultures les soulignent, limitées à leur tour par le désert. Par le carcan du désert ! Avant que l'avion ait atterri dans les sables de l'aérodrome d'Almaza, les principes mêmes de l'histoire et de la vie égyptienne se portent à votre rencontre, vous contraignant à réfléchir sur des données auxquelles il vous sera désormais impossible d'échapper.

Aussi bien, n'étant qu'un de ces voyageurs poursuivi par ces données des plages de la mer de *l'Odyssée* jusqu'à la première cataracte de Nubie et des dunes limitrophes du Sahara jusqu'aux déserts asiatiques du Sinaï, je préfère les énumérer immédiatement : crues et décrues du Nil, irrigations nourricières, culte des morts, accroissement de la population, multiplicité des traditions culturelles, résurrection par l'archéologie d'un passé lourd d'indications profitables au monde moderne, fatalisme musulman en contact avec l'efficience occidentale, influence de la France et, part remarquable du dynamisme qui transforme aujourd'hui le monde, la volonté des sphères gouvernementales d'entraîner l'Egypte, qui compte des millions de très pauvres fellahs, vers un niveau de vie comparable à celui des Etats les plus favorisés.

Mon propos n'est pas de traiter en soi chacun de ces problèmes, je préfère emmener le lecteur à mes côtés pour lui faire saisir au hasard des routes le plaisir de mes découvertes et les détours de ma pensée.

LA CULTURE FRANÇAISE

Donc atterrissage dans le désert. Le vent souffle. Le sable quitte la terre et rejoint les nuées. Le conducteur de l'autocar qui mène les passagers d'Air France au Caire allume ses phares. Le temps d'arriver aux premières maisons de l'immense cité, le khamsin s'est apaisé. Le soleil luit. Une caravane de chameaux passe. Sortie de la terre inféconde une magnifique construction s'impose aux regards, voilà quelques années encore seule dans ces parages. C'est le lycée franco-égyptien. Il semble construit à la limite du possible. Un

COMME LES BARQUES DU PHARAON, LES FELOUQUES DORMENT SUR LE NIL.

poète dirait qu'il a réussi la gageure de faire pousser des fleurs — les fleurs de notre culture et de la culture arabe — en des lieux d'une aridité apparemment sans espoir. J'apprendrai plus tard que dépendant de la Mission laïque, fondé et dirigé par un homme remarquable, M. de Commène, jadis précepteur du roi, ce lycée est un des plus beaux parmi les établissements d'éducation civils ou religieux qui assurent aujourd'hui, dans tous les domaines, la liaison spirituelle inaugurée par Bonaparte entre la France et l'Egypte. Nombre de grands personnages des Etats musulmans, non seulement d'Egypte, mais du Yémen, de l'Irak, de l'Arabie séoudite y envoient leurs enfants. On a pu soutenir que par l'afflux et la diversité de ses élèves et par la réputation dont il jouissait en Orient ce lycée était une manière d'El Azhar sans théologie et contrastant avec la vieille université coranique par ses programmes et ses aménagements ultra-modernes.

Mais voici qu'au désert et au lycée son inattendu bastion fait place à la ville la plus vivante, la plus complexe, la plus divertissante du monde. De luxueuses automobiles klaxonnent. Des ânes trottinent secouant leurs sequins et leurs pompons. Des commerçants en veston et coiffés du tarbouch égrènent leur chapelet. D'autres, en longues robes rayées — le Prophète aimait les étoffes tissées de mille raies — surveillent leurs couffins d'oranges. Au ras d'un voile noir de sombres yeux vous regardent, divisés par un bijou d'or. Puis des banques succèdent à de grands magasins remplis d'objets en nylon, en fibranne, en plastique. Ensuite des mosquées, le monument à la *Renaissance* de l'Egypte, puis des hôtels, des boutiques, des écoles, et soudain le Nil, sillonné de felouques ancestrales transportant, comme jadis les barques des pharaons, des poutres, des pierres, du blé.

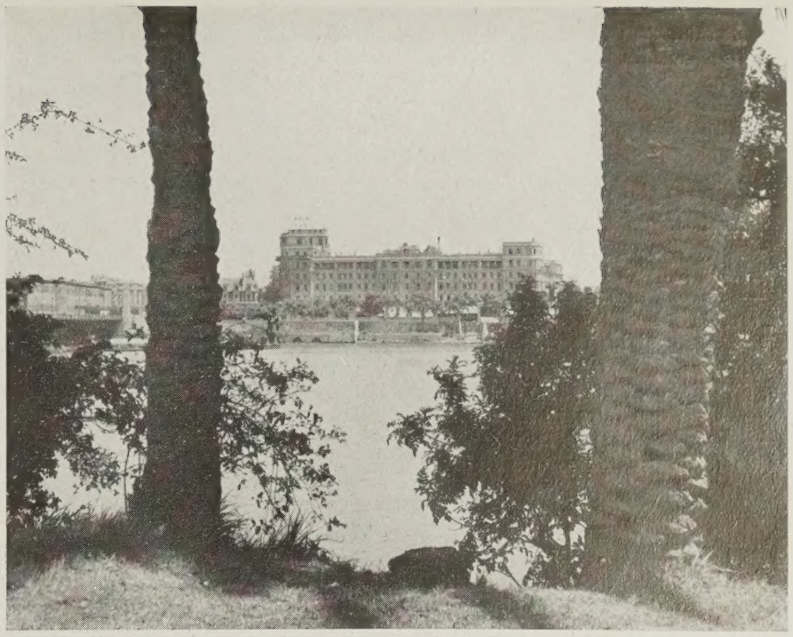
A mon arrivée à l'hôtel, je me confie au portier. Il parle le français, bien sûr, mais aussi l'anglais, l'italien, l'espagnol, le grec, le turc, l'arabe et même le barbarin pour se faire entendre des domestiques noirs en robe blanche et ceinture rouge qui détiennent les secrets des ascenseurs, du courrier, du blanchissage, du café. Première démarche : je demande à cet homme capable de tenir tête à tous les voyageurs qui sillonnent le Moyen-Orient contemporain, préoccupés de pétrole, de coton, de bateaux et que sais-je !... de délimitations de frontières, de me faire accompagner chez M. Kuentz, le directeur de l'Institut français d'archéologie orientale, voulu vers la fin du siècle dernier par Mariette, Renan et Maspero. Un drogman s'engouffre avec moi dans un taxi et me voici, rêvant au tapis magique, transportée en quelques instants devant cette célèbre maison protégée des regards par un rideau d'arbres que hantent milans et corbeaux. M. Kuentz m'accueille et je m'aperçois aussitôt, à la modestie de ses manières et à la précision de son élocution, qu'il fait figure à la tête de l'Institut de prodigieux savant. Il sait le français, bien sûr, mais aussi le latin, le grec ancien, l'arabe littéraire, le copte, le syriaque, l'hébreu, l'araméen, voire le sanscrit. Les hiéroglyphes n'ont point de mystère pour lui. Gardien d'une bibliothèque incomparable il détient les secrets des papyrus, des stèles, des tombeaux, des temples, des obélisques, des dynasties. Résultat : misérable agrégée enfoncée dans le journalisme par passion de la connaissance du monde, j'avais, à la fin de cette première journée, perdu la notion même des jours, des siècles, de la hiérarchie des hommes et des problèmes et, désespérée, me disais que jamais je ne réussirais à conduire mon enquête ou plus simplement à me conduire moi-même. L'Egypte, d'abord, donne un coup. On saisit tout de suite que les races et les religions s'y sont perpétuées sans se fondre.

SCÈNES POPULAIRES

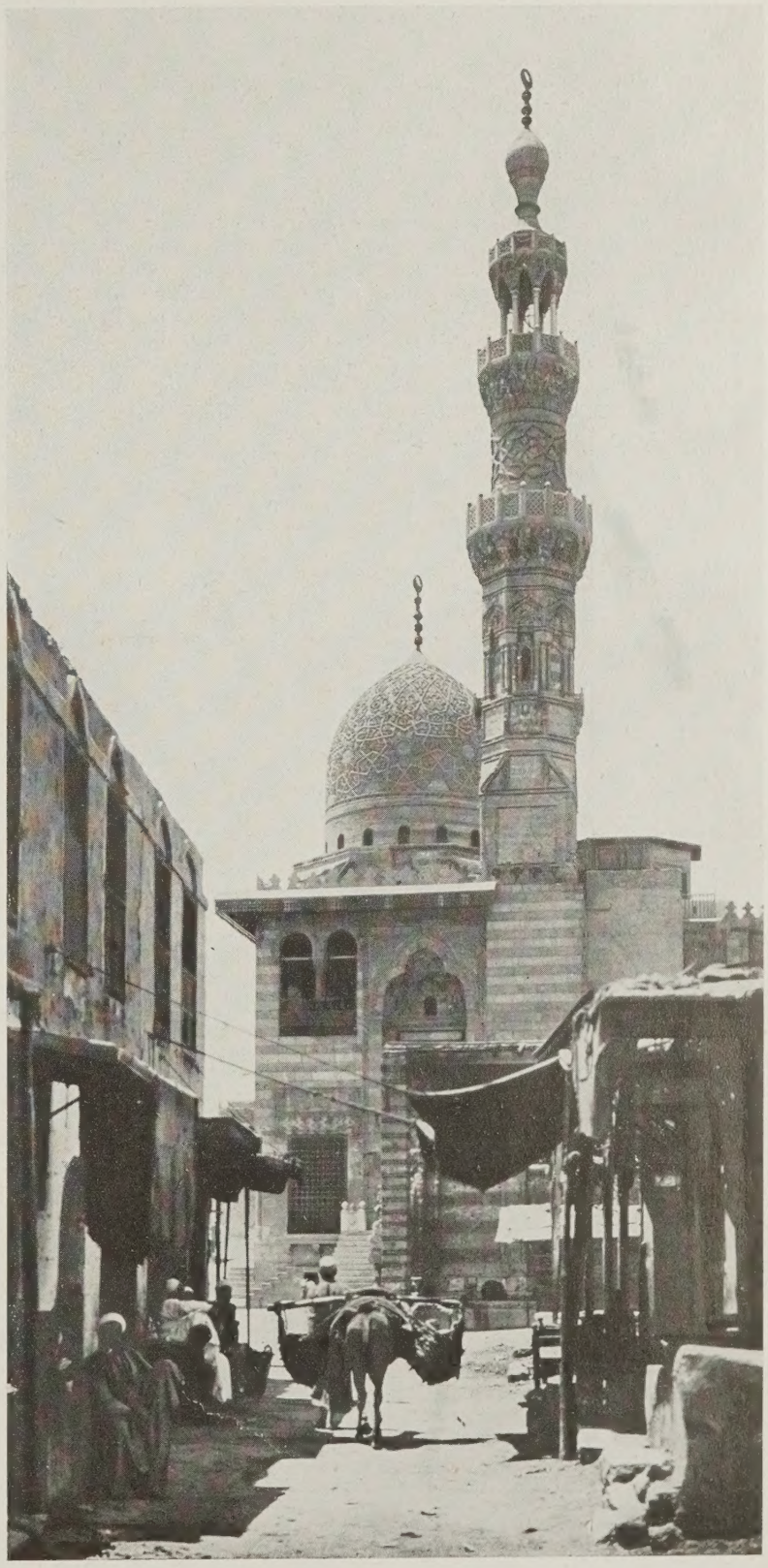
Il me fallut un temps de repos. Je conseille ce temps à tous ceux qui veulent comprendre. Puis les songes portant conseil je me suis dirigée vers le musée — celui des pharaons.

Tout-Ankh-Amon me fascinait. Cependant je dus retourner trois fois au musée avant de réussir à pénétrer dans la première de ses salles. J'avais été fascinée en chemin par son conservateur, l'abbé Driotton — un autre grand Français. L'abbé me reçut avec une gaîté et une gentillesse

PYRAMIDES DE GIZÈH ET SPHINX, MASSES IMPRESSIONNANTES SUR LE DÉSERT.



DE LUXUEUX CARAVANSÉRAILS, TEL L'HOTEL SÉMIRAMIS, VOISINENT AU CAIRE AVEC LES MOSQUÉES AUX MINARETS FINEMENT DENTELÉS.



extrêmes. Ses collaborateurs entraient et sortaient. Il était assiégé d'une foule d'étudiants, de voyageurs, de prêtres qui voulaient tenir de lui les derniers résultats de la science égyptologique. Il les traitait avec une familiarité cordiale ne nuisant en rien à l'autorité qu'il exerçait depuis sa jeunesse, bien qu'en d'autres domaines, alors qu'il était aumônier de guerre dans une unité militaire de Nancy. Etienne Driotton venait de publier une savante étude marquant une étape de sa pensée sur le monothéisme de l'ancienne Egypte. Je me demandais comment cet homme pouvait concilier l'absorbante direction de ses services avec la mise au point de ses travaux scientifiques, lorsqu'un de ses adjoints fit irruption dans son bureau et lui présenta une lettre.

— Décision urgente, monsieur le directeur.

L'abbé m'avisa :

— Le charmeur de serpents de Louqsor voudrait exercer son art dans le temple même. Le conservateur l'a flanqué dehors. Il m'écrit directement. Evidemment si les serpents sortaient des murailles édifiées par Rhamsès les pourboires de ce pauvre homme seraient meilleurs. Je ne suis pas l'ennemi du pittoresque, mais je ne veux pas me brouiller avec le conservateur.

— Alors que faire, monsieur l'abbé ?

— Transmettez par la voie hiérarchique, mon cher, avec avis favorable. Madame, je vous disais que Moïse...

LES FOUILLES D'HÉLOUAN

Il me fallut trouver une méthode. Sous l'influence et avec l'appui de S. M. Farouk I^er^, protecteur des arts et dont la cassette personnelle aide plus d'un chercheur, d'importants travaux de fouilles et de muséographie se poursuivaient dans le pays, intéressés principalement aux quatre ères constitutives de l'histoire de l'Egypte : préhistorique, pharaonique, copte et musulmane. Sans m'éloigner pour cela de l'Egypte moderne je me promis de m'informer successivement de ces travaux et de les présenter, en leur dernier état encore inédit, aux lecteurs de *France-Illustration*.

Conduit par Fernand Debono, jeune savant actuellement en mission sur les côtes de la mer Rouge, un chantier de fouilles préhistoriques était ouvert dans le désert à la hauteur d'Hélouan, sur la rive droite du Nil, face à la nécropole de Memphis, à quelque 5 lieues du Caire. Je m'y rendis accompagnée par M^me^ Tony Révillon, égyptologue de classe, et un officier attaché à l'administration du tourisme. En passant nous visitâmes les carrières du Tourah d'où les pharaons extrayaient les pierres des Pyramides. Les excavations forment des sortes de grandes salles où les Anglais — ô dérision de l'histoire — entassèrent les munitions qui leur permirent de vaincre Rommel. Fernand Debono nous montra ses trouvailles. Il nous présenta des fleurs séchées datant de sept ou huit millénaires qu'il avait trouvées dans les fonds de cabane des habitants préhistoriques de la vallée du Nil. Il nous fit goûter d'un gâteau carbonisé de la même époque. Les morts étaient alors enterrés genoux repliés dans les trous creusés à même le sol de leur pauvre demeure. Les tombes des pharaons de la période archaïque se présentent à peine plus évoluées, de façon analogue à ces fonds de cabane. Certaines tribus de l'Afrique noire, aujourd'hui encore, enterrent leurs morts de manière semblable. Quoique le point de jonction n'ait pas encore été trouvé, il semble qu'il n'y ait pas de solution de continuité entre l'homme de la préhistoire et l'homme de l'histoire en Egypte. Telle est du moins la conclusion provisoire de M. Zaky Sad, le savant qui conduit, non loin du chantier de M. Debono, les fouilles de ces tombes archaïques.

Il semble aussi — démonstration que l'ethnographie moderne multiplie — que les hommes d'un certain âge social, surtout dans un climat donné, pensent, sentent et produisent identiquement. Mais alors comment une civilisation aussi complète, aussi déterminée, aussi raffinée artistiquement dès ses débuts que la civilisation égyptienne a-t-elle pu apparaître avec cette soudaineté ? L'énigme reste entière. Plusieurs explications s'affrontent. Nulle ne s'impose, les trouvailles préhistoriques et archaïques ont seulement épaissi le mystère.

(A suivre.)

LE SERPENT, QUI A JOUÉ UN ROLE IMPORTANT DANS L'ART SACRÉ ÉGYPTIEN, SERT AU CHARMEUR DE LOUQSOR POUR AMUSER LA FOULE.

3.200 ANS AVANT J.-C., CET EGYPTIEN A ÉTÉ ENSEVELI DANS SA TOMBE D'HÉLOUAN, AVEC LES OBJETS NÉCESSAIRES A SA SURVIE.

AUX FOUILLES D'EL OMARI : NOTRE COLLABORATRICE LOUISE WEISS, M^me^ TONY RÉVILLON, M. FERNAND DEBONO ET LE LIEUTENANT HILMI.

A L'EXTRÉMITÉ D'HÉLIOPOLIS, EN BORDURE MÊME DES SABLES, SE DRESSENT LES BATIMENTS DU LYCÉE FRANCO-ÉGYPTIEN ET SON PARC.

S. M. LE ROI FAROUK EST REÇU PAR M. DE COMNÈNE AU LYCÉE FRANCO-ÉGYPTIEN OU IL VA PRÉSIDER LA DISTRIBUTION DES PRIX.

IMAGES DU BRÉSIL

SAO-PAULO
VA DE L'AVANT

par PIERRE DENAGE

Au cœur de la ville s'élèvent les gratte-ciel avec, au fond, le building de la Banque d'Etat.

Le docteur Adhémar de Barros, gouverneur de l'Etat de Sao-Paulo, est un grand ami de la France.

QUOI qu'on en ait dit, la France, en dépit des lourdes épreuves auxquelles elle a dû faire face depuis dix ans, n'a rien perdu dans les pays de l'Amérique latine de son rayonnement culturel ni de son influence.

Le 9 mars dernier le gouverneur de l'Etat de Sao-Paulo, le docteur Adhémar de Barros, exprimait dans une *Lettre aux Français* remise à M. Henri Queuille, président du Conseil, les sentiments amicaux et affectueux que professent ses compatriotes à l'égard de notre pays.

Il en ressort que la France peut se montrer fière d'être restée l'inspiratrice des nations et des peuples jeunes. On en trouve du reste un vivant témoignage dans la transformation qui, sous l'impulsion de son jeune et ardent gouverneur, a fait de Sao-Paulo l'une des cités les plus modernes et les plus prospères du Nouveau Monde.

Sao-Paulo est devenu la plus grande ville industrielle du Brésil et même de l'Amérique du Sud, grâce notamment au débouché de premier ordre que lui offrait le port de Santos, à une soixantaine de kilomètres. Encore fallait-il que les communications entre ces deux centres fussent rendues pratiques. Or l'autoroute qui relie Sao-Paulo à Santos peut être considérée comme un modèle du genre. Sa conception et sa mise en œuvre, auxquelles s'attache le nom du gouverneur actuel, témoignent de la hardiesse de vue de son auteur. Cette magnifique route, la « via Anchieta », ainsi nommée en souvenir du Père jésuite fondateur de Sao-Paulo, se termine par une corniche d'une merveilleuse beauté. Les ouvrages d'art qu'elle franchit sont les plus impressionnants de ceux qui ont été réalisés en Amérique latine. Enfin une autre autostrade part de Sao-Paulo pour s'enfoncer loin dans les terres, permettant à des régions jadis isolées d'accéder aux conditions de la vie moderne.

Sao-Paulo, connu surtout jusqu'à présent pour son abondante production caféière, est devenu un important centre co nier qui vient concurrencer sur

GABINETE DO GOVERNADOR
DO
ESTADO DE SÃO PAULO

Aos amigos franceses.

"Todo o mundo tem duas pátrias, primeiro a sua e depois a França". É uma velha frase, hoje mais viva do que nunca. Ainda agora relembre, com emoção, o que o Brasil e, particularmente, meu Estado, o Estado de São Paulo, deve ao país das letras e das artes. Nem poderei esquecer o que aprendi, ao tempo em que, estudante, fui aperfeiçoar os meus conhecimentos médicos nos grandes hospitais de vosso país. Todos nós, da América Latina, começamos a amar a França, a "doulce France", desde os passos liminares da cultura, bebidos no curso ginasial. Já no primeiro ano dêsse curso a língua de Montaigne nos prendia a atenção, e nos ensinava, como ainda nos ensina, o segredo da simplicidade, da elegância e da clareza. Conheço, por outro lado, as minúcias da luta, que vem des e as guerras da religião, para a conquista da democracia, que culminou na Revolução Francesa, e que tanto sangue fez verter dos patriotas gauleses. A Democracia, cujo espírito foi levado na figura de La Fayette às longínquas paragens da terra de Abraham Lincoln, reviveu e floriu, com novo matiz, nos grandes Estados Unidos de hoje. Nunca o mundo poderá pagar à França a imensa dívida que lhe deve pôr ter, antes das mais nações, feito o supremo sacrifício de vidas preciosas em holocausto ao regime da liberdade. Por isso, como democrata sincero, envio, da terra generosa e progressista de São Paulo, o abraço fraternal de todos os meus governados ao país do espírito e da liberdade, à França imortal.

São Paulo, 9-III-1949

Adhemar de Barros.

CABINET DU GOUVERNEUR
DE
L'ETAT DE SAO-PAULO

Voici le message que le gouverneur de Sao-Paulo adressait récemment à la France immortelle, « pays de l'Esprit et de la Liberté ».

A nos amis les Français,

« Chaque homme a deux patries, la sienne et puis la France. » C'est une vieille phrase plus d'actualité aujourd'hui que jamais. Je me rappelle encore avec émotion ce que le Brésil, et particulièrement mon État, l'État de Sao-Paulo, doit au pays des lettres et des arts. Je ne pourrai jamais oublier ce que j'ai appris au temps où, étudiant, je suis allé perfectionner mes connaissances médicales dans les grands hôpitaux de votre pays.

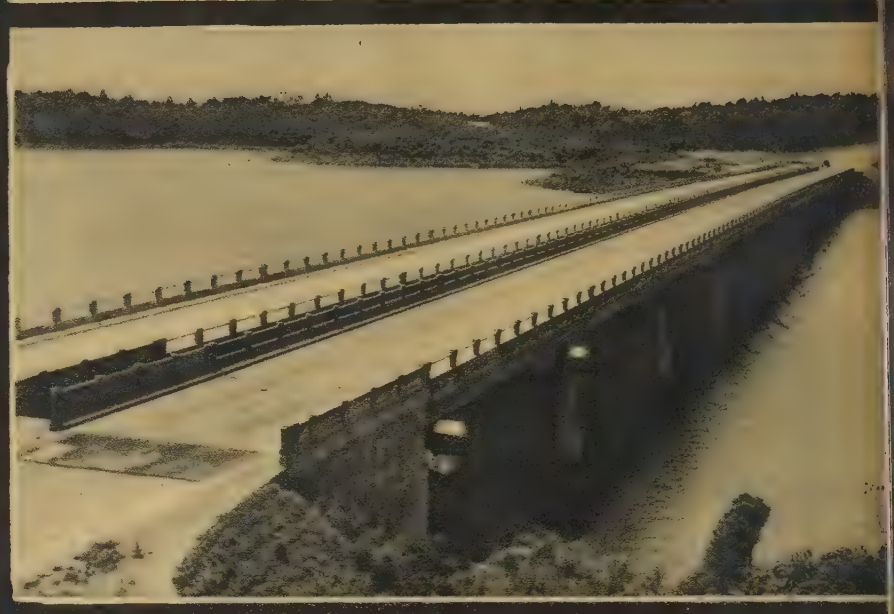
Nous tous de l'Amérique latine nous commençons à aimer la France, « la douce France », dès les premiers pas de notre culture, à notre entrée dans les lycées. Dès la première année de ces cours la langue de Montaigne attirait notre attention et nous enseignait, comme elle nous enseigne encore, le secret de la simplicité, de l'élégance et de la clarté.

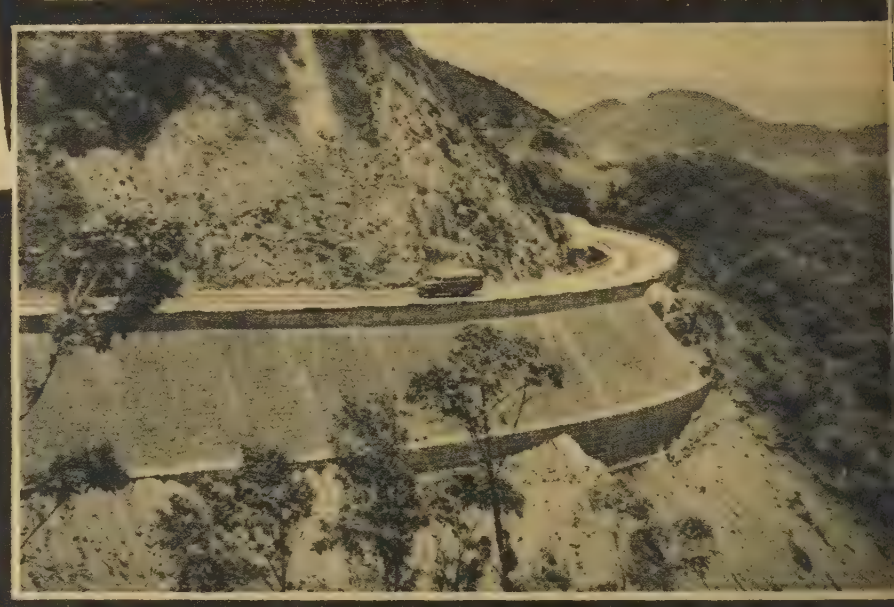
Je connais, d'un autre côté, en détail la lutte que depuis les guerres de Religion la France mène pour la conquête de la démocratie, couronnée par la Révolution française, et qui a coûté tant de sang aux patriotes français.

La démocratie, dont l'esprit a été porté par la grande figure de La Fayette aux lointains parages de la terre d'Abraham Lincoln, a revécu et a fleuri avec un nouvel essor dans les grands États-Unis d'aujourd'hui.

Le monde ne pourra jamais payer à la France l'immense dette qu'il lui doit pour avoir fait avant toutes les autres nations le suprême sacrifice de vies précieuses en holocauste au régime de la liberté. Pour cela, comme démocrate sincère que je suis, j'envoie de la terre généreuse des progressistes de Sao-Paulo une accolade fraternelle de tous mes compatriotes au pays de l'Esprit et de la Liberté : la France immortelle.

SAO-PAULO - 9 MARS 1949
ADHEMAR DE BARROS





Quelques aspects de la superbe via Anchieta, l'autoroute de 60 kilomètres qui relie la ville de Sao-Paulo au port de Santos. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer de la hardiesse des bâtisseurs de ces ouvrages d'art ou de la sauvage beauté des sites traversés.

Le nuit, l'avenue Sao-Joao, le « Broadway » de Sao-Paulo, rutile des mille feux des cinémas où on projette les dernières productions d'Hollywood, d'Angleterre, de France, d'Italie et du Portugal.

Ci-dessous, auprès du parc Ramos de Azevedo en plein cœur de la ville, les citadins attendent, en une double file, les autobus qui les ramèneront chez eux après le travail de la matinée.

Le docteur de Barros assiste à l'une des premières coulées de la fonderie de plomb de Apiai, qui a été édifiée sous sa direction.

le marché mondial la production hindoue. La production sucrière se développant, ces trois industries ont fait de Sao-Paulo et de Santos un centre d'activité industrielle qu'envie toute l'Amérique du Sud, d'autant qu'une nouvelle industrie, celle du plomb, est en plein croissance.

Grâce à sa position géographique vraiment unique — la ville domine de plus de 600 mètres le niveau de la mer — Sao-Paulo est par surcroît l'une des rares villes du Brésil dont le climat reste tempéré à toutes les saisons de l'année. Aussi sa population, qui voilà cinquante ans à peine comptait soixante-quatre mille habitants, dépasse aujourd'hui un million sept cent mille âmes. On imagine qu'un tel rythme dans l'accroissement de la population devait poser avec quelque acuité le problème du logement. Le gouverneur de Sao-Paulo s'est ingénié tantôt à faciliter la construction d'immeubles modernes, tantôt à provoquer au cœur de la cité la construction de vastes gratte-ciel, et il ne s'est pas borné seulement à concevoir le plan d'urbanisme, il en a guidé et stimulé la réalisation avec une énergie qui n'a pas été sans bousculer parfois les méthodes administratives. C'est que le docteur de Barros n'a pas été porté à son poste par un parti, mais par les suffrages d'une population entière, conquise par la forte personnalité de l'homme. Parce qu'il a su mener à bien une tâche importante dans le domaine économique et social sans se soucier autrement des contingences politiques, le gouverneur de Sao-Paulo est l'un des leaders dont on parle volontiers pour occuper la présidence de la République des Etats-Unis du Brésil.

Ajoutons que le docteur de Barros, s'il a su faire de la cité de Sao-Paulo ce qu'elle est aujourd'hui, a également à cœur de développer parmi ses administrés le goût de la culture. « C'est en développant les qualités de l'esprit, a-t-il coutume de dire, que l'on arrive à développer la hardiesse de conceptions et la volonté de réalisation. »

(A suivre.)

Le gouverneur tient à inspecter tout ce qui peut contribuer au progrès, aussi bien les travaux publics que les entreprises privées.

LES MUSÉES MÉCONNUS

par ROGER DARDENNE

RUE de La Rochefoucauld, au début de la côte assez raide qui de la rue Saint-Lazare, étroite à cet endroit comme une rue de petite ville, conduit au Montmartre des cabarets de nuit, une pancarte signale un petit hôtel légèrement en retrait. Elle indique au passant (pourvu qu'il ne soit ni pressé ni distrait, comme le sont presque tous les passants) qu'il se trouve devant le musée Gustave-Moreau.

« Vous le connaissez, vous, ce musée ? ai-je demandé à un confrère qui habite le quartier.

— Euh... Gustave Moreau... Bien sûr... Hérodiade... Salomé... Du diable si je savais qu'il eût un musée... Et vous dites près de chez moi ?... C'est curieux. »

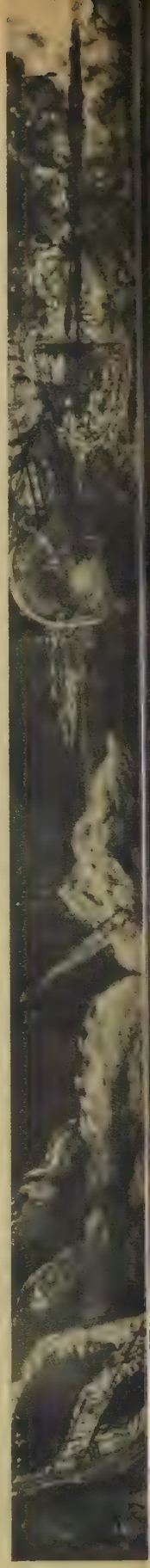
Cette « colle », à combien de Parisiens ne pourrait-on pas la poser ? Il y a ainsi dans la capitale bien des richesses d'art ignorées. On va au Louvre, parfois au palais de Tokio, si mal éclairé, si peu adéquat à sa destination ; on ne manque pas les splendeurs de Vienne, la Pinacothèque de Munich ou les expositions de l'Orangerie. Mais près de ces lieux privilégiés combien de musées somnolent, languissent, végètent...

Le visiteur qui s'y aventure a l'impression de troubler de façon un peu sacrilège la paix où ils reposent. Le passé qu'ils devraient rendre vivant paraît enseveli. Les pas du promeneur font craquer

GUSTAVE MOREAU TEL QU'IL S'EST VU LUI-MÊME.

IL FAUT BIEN VIVRE ET LE GARDIEN SOIGNE SA PETITE BASSE-COUR, ÉLEVÉE DANS LES COMMUNS DU MUSÉE.

TEMPÊTE DE CRIS DE RAGE ET DE DOULEUR, A DIT LE PEINTRE DE SES « PRÉTENDANTS ». ET PROMÉTHÉE, LE FLANC SAIGNANT, SOURIT EN REGARDANT LES ESPACES GLACÉS.



Est-ce aux « Licornes » que songe le gardien près des mythologies qui tapissent les murs ? Son rêve n'est que rarement interrompu.

le parquet et ce bruit insolite rompt bizarrement le silence des couloirs déserts, des salles vides. Un gardien somnole et, selon son humeur, jette sur l'arrivant un regard plein d'ennui ou reconnaissant au contraire d'une présence qui l'arrache à sa solitude.

Promenade mélancolique et qui n'invite guère à s'attarder. Pourtant les musées dont nous allons parler méritent mieux que cet abandon. Essayons de les réveiller...

Donc, rue de La Rochefoucauld, 14, s'élève un hôtel particulier comme il en subsiste un certain nombre dans ce coin qui fut élégant, non loin de la Chaussée d'Antin. De puissantes sociétés industrielles y ont installé leurs bureaux. Ou bien des immeubles de rapport les masquent et on les découvre à travers une porte cochère, au bout d'une cour où parfois quelques arbres rappellent des jardins disparus.

C'est là que vécut, travailla, mourut Gustave Moreau, Parisien de Paris puisque né rue des Saints-Pères. Un gardien jovial vous accueille et vous promène à travers les salles. La cordialité de la réception peut seule du reste vous réchauffer, car en dépit de cette saison il y fait très froid !

Ouvrons ici une parenthèse. Ces musées sont pauvres. Leurs recettes sont faibles. Issus pour la plupart de fondations particulières, les arrérages des legs destinés à leur entretien sont au cours des années devenus tout à fait insuffisants. Si le reclassement des musées, accompli il n'y a pas très longtemps, assure à certains la protection de l'Etat, les formalités administratives sont nombreuses. Aussi partout entendrons-nous d'identiques doléances. Qu'il s'agisse de chauffage, de réparations, de personnel, les mêmes problèmes se posent. Il faudrait de l'argent et les crédits sont parcimonieusement distribués. Cet état de choses n'est point favorable aux collections.

Ici, à Gustave-Moreau, le froid et l'humidité ont nui à certaines toiles. D'autres ont noirci en vieillissant, victimes du funeste « bitume » qui n'a épargné ni Prudhon ni Delacroix. Mais enfin, si l'on veut avoir une vue d'ensemble de l'œuvre de ce peintre curieux c'est là qu'il faut venir. A la vérité, ce sont surtout des esquisses qui sont rassemblées, mais des esquisses souvent très poussées et de grandes dimensions. Il y en a beaucoup et leur voisinage d'ailleurs ne va pas sans inconvénients.

Assurément cet art qui vise à la somptuosité et au mystère, chargé d'intentions symboliques et d'allusions

Une « Andromède » et une « Salomé » qu'auraient pu signer G. Rouault et Ch. Bérard.

littéraires ne touche que peu. Il évoque parfois Flaubert le flamboyant et quelquefois Mallarmé. Son plus exact « correspondant » poétique serait plutôt Jean Lorrain, qui plus d'une fois s'est essayé à des transpositions versifiées des inventions du peintre.

Pourtant il serait fort injuste, parce que les décors d'archéologue et le personnel mythologique de beaucoup de ces vastes toiles n'inspirent guère d'émotion, de méconnaître la science de l'artiste, son imagination décorative, la noblesse de ses intentions. Dans cette œuvre abondante il reste à moissonner. D'innombrables dessins, les aquarelles, dont certaines ont l'éclat de gemmes précieuses, réservent des surprises heureuses. Un Gustave Moreau imprévu s'y révèle. On se souvient alors que la plupart des Fauves ont traversé son atelier. Et l'on se dit que le paradoxe n'est peut-être qu'apparent.

Desvallières, Matisse, Rouault, bien d'autres en effet ont écouté les propos de celui qui voulait « préserver la peinture des paraphrases de faits vulgaires ». Les conseils qu'il leur dispensait étaient d'un esprit cultivé, respectueux à l'extrême des dons qu'il découvrait — et ce libéralisme serait déjà une originalité. Mais ses exemples aussi furent parfois d'un précurseur. S'il n'est que piquant d'évoquer Rouault devant telle de ses œuvres, il offre aussi de surprenantes comparaisons : Christian Bérard, Bakst ou tels ballets récents où tout Paris s'extasia.

Nos décorateurs contemporains auraient-ils « pratiqué » Gustave Moreau plus assidûment qu'ils n'en conviennent ?

Sa maison n'est guère fréquentée cependant. Quelques érudits, quelques peintres, parfois des étrangers armés de leur Baedeker et de leur bonne volonté. Puis les grandes figures de la Fable et de la Bible rentrent dans le silence.

Chaque année un pèlerin vient de Belgique. Peintre lui aussi, il a trouvé dans ce musée un objet de fervente admiration. C'est une rose que Moreau, délaissant Orphée, Diomède et Salomé, peignit un jour pour son plaisir et pour celui du visiteur fidèle.

Gustave Moreau et Henner entrèrent à l'Institut la même année, en 1889. Mais le premier ne connut jamais auprès du grand public les succès de son confrère. A la fin du siècle dernier, quand le vernissage était un des grands jours de la vie parisienne, la toile de Henner était chaque année l'événement du Salon.

On se pressait devant. Les élégantes et leurs cavaliers à monocle poussaient d'admiratives exclamations. C'était vraiment le « clou », comme le nu de Bouguereau, les célébrités du jour de Bonnat ou de Carolus Duran, grand ami justement de Henner, dont il a laissé un portrait.

Il habitait rue La Bruyère et il avait son atelier

L'UN DES DERNIERS PORTRAITS PEINTS PAR HENNER.

J. HENNER. « LA FEMME A LA FONTAINE. »

place Pigalle, où Puvis de Chavannes était son voisin. Quand il mourut, son neveu, Jules, voulut réunir une partie des œuvres qu'il laissait. Il eût souhaité de les conserver dans l'atelier même. Le projet n'aboutit pas. Et c'est finalement loin de Montmartre, à la Plaine-Monceau, 43, avenue de Villiers, que fut installé le musée Henner.

Il y avait là un petit hôtel longtemps habité par un peintre également membre de l'Institut, Dubufe. M^me^ Jules Henner, accomplissant le vœu de son mari, l'acheta pour y réunir les toiles qu'il voulait préserver de la dispersion.

On y retrouve ces femmes nues — nymphes, naïades, sources — debout, assises, couchées parmi de sombres verdures, leurs cheveux d'un roux fauve épandus sur des carnations ivoirines ou ambrées qui faisaient s'exclamer avant même de s'être approché du tableau : « Tiens, un Henner ! » Ce sont elles qui ont fait la fortune et la réputation du peintre.

Valait-il mieux que ces succès ? On incline à le croire devant les portraits solides qui garnissent une partie des murs. Celui de l'artiste y figure souvent, et ceux de sa mère, de ses frères, de ses sœurs. Une tendre affection, en effet, unissait cette famille. En voici une preuve assez émouvante :

Quand vint pour Henner le temps de la conscription il lui fallait faire sept années de service militaire ou, comme la loi le permettait alors, trouver un remplaçant. Pour qu'il pût continuer à travailler un de ses frères, qui venait d'achever ses sept années de régiment, rengagea et retourna à la caserne. Lorsqu'il en revint Henner le fit entrer comme gardien au Musée du Louvre. Et le peintre célèbre et le modeste fonctionnaire vécurent longtemps l'un près de l'autre.

Quant à l'amour de Henner pour son pays d'Alsace, où il revenait chaque année, une autre anecdote le fera sentir. Quelques années après 1870 le musée des Offices de Florence lui demanda son portrait. Henner s'exécuta et avec son nom voulut qu'on inscrivît sur le cadre : « Ecole française — peintre alsacien. »

De l'avenue de Villiers nous pourrions gagner les abords du Bois pour visiter le musée Marmottan. Il dépend de l'Académie des beaux-arts, qui le doit à la générosité d'un fastueux amateur.

Mais le musée Marmottan, si riche en œuvres d'art et dont le cadre somptueux abrite en particulier une incomparable collection de meubles et de bronzes de l'époque consulaire et impériale, mérite une étude spéciale que nous lui consacrerons dans un prochain numéro.

(A suivre.)

AU BORD DE L'ÉTANG

par LÉON BINET, membre de l'Institut

A GIVERNY, une nappe d'eau et un petit pont, des arbres et des nymphéas ont inspiré à Claude Monet les tableaux que nous admirons. Aujourd'hui, devant une de ces toiles, je pense à la diversité et à l'intensité de la vie qui se manifeste au sein de l'étang, de cet étang que j'ai décrit à diverses reprises, qui m'appelle très souvent et retient avec force mon attention.

Les saules sont chers aux poètes ; ils le sont aussi aux chimistes français qui ont isolé de leur écorce des composés puissants. Il y a plus d'un siècle on y découvrit le salicoside ; il y a dix-sept ans on en isolait le salipurposide. Le premier a un pouvoir calmant manifeste qui fait du saule l'arbre contre la douleur et contre l'angoisse ; le second agit sur le métabolisme des sucres et, administré à l'animal, déclenche une fuite du glucose par le rein. Cachée dans les feuilles, blottie dans les failles des troncs d'arbres, une mésange s'agite : c'est la mésange des saules *(Parus atricapillus subrhenanus)*, étonnante pondeuse qui a le pouvoir d'émettre plus d'un œuf durant l'espace de vingt-quatre heures ; dans le nid qu'elle a édifié au sein du bois vermoulu on trouve de sept à neuf œufs. H. Heim de Balsac a eu la curiosité de peser cette ponte qui oscille de 8 à 11 grammes, alors que le poids de l'oiseau lui-même n'atteint que 10 à 11 gr. 6.

LE MARTIN-PÊCHEUR EST DE TOUS LES OISEAUX VIVANT AU BORD DE L'ÉTANG LE PLUS CURIEUX ET AUSSI LE PLUS BEAU.

LE GRÈBE HUPPÉ RESTE UN SUJET DE CURIOSITÉ...
(Coll. N. Boubée.)

Les nénuphars constituent en été l'ornement le plus attrayant de l'étang ; ils étalent à la surface de l'eau de larges feuilles vertes entre lesquelles émergent des fleurs qui s'ouvrent le jour et se ferment la nuit. Il est classique de faire de cette plante un médicament inhibiteur, mais il faut souligner qu'on a récemment extrait d'une nymphéacée un alcaloïde qui stimule le centre respiratoire de l'animal ; cette substance serait capable de corriger une défaillance respiratoire que déclenche une dose trop forte de morphine. Hier poison de l'amour, les nénuphars seront-ils demain des agents actifs de réanimation ?

Mais le biologiste que je suis se penche avec prédilection sur le monde animal qui peuple l'étang.

La libellule retient le physiologiste surtout par la curieuse respiration de ses jeunes nymphes : celles-ci absorbent et rejettent périodiquement, par le rectum, de petites quantités d'eau et absorbent ainsi de l'oxygène par l'épithélium rectal.

La daphnie ou puce d'eau reste un test biologique précieux pour analyser l'action de la lumière sur les mouvements, les effets de la restriction alimentaire sur la longévité et aussi pour étudier le problème de l'adaptation, de l'acclimatation aux basses comme aux fortes températures.

Le dytique, interrogé hier sur la digestion dite extérieure, devient aujourd'hui un précieux matériel zoologique pour l'étude des glandes endocrines. On vient de remarquer que chez les dytiscides le fonctionnement de l'ovaire est placé sous le contrôle d'un organe céphalique endocrinien : le complexe péripharyngien ; une analyse poursuivie par P. Joly amène à souligner le rôle du système nerveux central, qui émet un *stimulus* ; celui-ci est transmis par les *corpora cardiaca* et provoque la formation dans les *corpora allata* d'une hormone qui diffuse dans le milieu intérieur de l'insecte et assure la croissance des ovocytes.

Mais arrêtons-nous surtout au monde des poissons, qui est si varié et si riche dans cette nappe d'eau. Au moyen d'hydrophones les bruits produits dans l'eau de l'étang ont été étudiés récemment et l'on a noté que le poisson-chat est particulièrement bruyant. Les bandes de carpes groupées permettent de démontrer ce qui est individualisé aujourd'hui sous le nom d'effet de masse. On a cherché à élucider les moyens qui permettent aux poissons de communiquer entre eux, et bien curieuses sont ces recherches portant sur des vairons dont la vision était devenue impossible ; il a été ainsi démontré qu'ils sécrètent dans l'eau une substance dont les congénères perçoivent la présence ; ajoutons que l'odeur du brochet déclenche chez eux des réactions de frayeur très nettes... Peut-être quelques acquisitions récentes dans le domaine de l'endocrinologie méritent-elles d'être particulièrement citées.

On apprend qu'il est facile de déterminer le frai chez le cyprin doré par l'administration d'extrait hypophysaire de carpe, expérience qui montre la puissance de l'hypophyse sur l'appareil reproducteur qu'elle stimule.

On a souligné les bénéfices qu'on pouvait tirer en biologie de l'étude du sérum de l'anguille. Eugène Gley et Lucien Camus ont longuement écrit sur les ichtyotoxines, c'est-à-dire sur les effets nocifs déterminés par l'injection à un mammifère du sérum de ce poisson. De récentes expériences poursuivies en France nous montrent que ce sérum empêche l'action des hormones femelles : du sérum d'anguille femelle injecté à des souris impubères empêche l'action d'hormone femelle secondairement injectée. En termes techniques il a un pouvoir antihormonal, il a une activité antigonadotrope.

Que dire enfin des oiseaux qui fréquentent l'étang ?

Perché sur une pierre ou sur une branche du buisson, le héron assure le guet. Mais il est aussi capable de nager : on l'a vu nageant et plongeant, et cette récente observation a quelque peu surpris les naturalistes modernes.

Le grèbe huppé reste un sujet de curiosité à cause de la complexité de ses parades ; on individualise cinq figures successives dans les manifestations des grèbes : la toilette du plumage, les balancements de tête, l'étalement de la tête et du cou au ras de l'eau, le béquetage et l'offre de roseaux.

Mais de tous les oiseaux qui vivent au bord de l'étang le martin-pêcheur est le plus curieux et aussi le plus beau. Habillé de vert bleu, de blanc, de roux, il vit à l'affût, amoureux de solitude. Brusquement il pique sur l'étang et emporte un vairon ou une épinoche. En le voyant vivre à l'écart, dans des zones peu fréquentées, on pense à la sécurité dont il doit bénéficier. Les récentes observations nous apprennent qu'il n'en est rien. « L'oiseau du meunier » a un ennemi, qui n'est autre que le brochet vivant dans ce même étang ; il est sûrement établi aujourd'hui que ce poisson vorace est capable de saisir un martin-pêcheur. Ce requin des eaux douces n'hésite pas à se nourrir d'oiseaux, et l'on sait que la truite et l'anguille se comportent quelquefois comme le brochet. Je pense à cette observation rapportée par E. W. Glegg d'un cygne et d'un brochet allant à la dérive sur un étang, la tête de l'oiseau cachée dans la gueule d'un poisson de 16 kilos, morts l'un et l'autre.

Ainsi la vie des étangs nous montre que là aussi la sécurité est chose bien relative, là aussi il y a des batailles, là aussi la lutte est ardente...

Un parterre fleuri chez l'Agha Khan au Canet.

La grande roseraie du domaine de M. Goldman.

La Croix des Gardes domine Cannes, son golfe prestigieux et les îles de Lérins.

PRINTEMPS SUR LA COTE D'AZUR

par Paul-Émile Cadilhac

La mer est si bleue et semble si proche au delà de la grande baie vitrée qu'on a l'impression qu'en allongeant un peu le bras la plume du stylo va tremper dans l'eau et en ressortir tout azurée. Pourquoi pas ?

Foin de la côte en été — malgré une mode qui sévit depuis les mois d'août pluvieux de l'entre-deux-guerres et qui aligne, du Lavandou à Garavan, cuisses, bras et torses nus, les uns contre les autres, serrés comme sardines en boîte et cuits ardemment au soleil. J'avoue préférer la côte en hiver, quand Paris est noir, boueux, froid, et en avril-mai, où chaque jardin est une cassolette embaumée, chaque terrasse fleurie un odorant encensoir.

DE L'AGE ROMANTIQUE A LA RENAISSANCE PROVENÇALE

Tandis que le printemps de Théophile Gautier ajuste aux fleurs leur collerette, les peint de vives couleurs, règle tous les détails de la mise en scène, voulez-vous que nous explorions un peu le passé ?

Il est romantique ce passé, et date de la collaboration d'un Français, Paul de Kock, et d'un Britannique, lord Brougham, qui tous deux découvrirent dans le même temps cette contrée qui n'était point encore la Côte d'Azur mais, depuis des siècles, la côte de Provence. Le premier y amena littérateurs, journalistes ; le second y fit venir ses compatriotes et inventa le palmier.

Ce palmier depuis a proliféré. Avec lui toute la bimbeloterie d'une Afrique d'exposition envahit la côte. Et pour donner l'illusion d'un été perpétuel on proscrivit les arbres verts à feuilles caduques et l'on sacrifia allégrement jardins à la française et à la provençale. Le parc libre, irrégulier, romantique pour tout dire, fut en faveur.

Et cela dura longtemps. Jusqu'aux premières années de notre siècle. La villa à toit plat à la romaine ou à l'italienne, la bastide et le mas avaient survécu. Et cette architecture, dont le complément nécessaire était le parc ou le jardin

Piscine et parterres de la villa « Rêve d'Or ».

Ici évolueront les ballerines de l'Opéra.

Dans le port de Cannes les grands yachts au repos arborent leurs pavillons multicolores.

La chapelle aux ifs proche de Saint-Paul.

d'inspiration classique, ressuscita un jour cet art oublié des allées de chez nous. L'ermitage Saint-François, près de Grasse, fut le premier, en 1907, à retrouver cette tradition et restaura l'olivier et le cyprès, ces rois de la Provence. D'autres, dans le même temps, relevaient aussi les disciplines ancestrales. Ce fut enfin, en 1913, Ferdinand Bac, l'illustrateur de *la Vie parisienne* et de Maupassant, qui acheva la révolution amorcée et la consacra.

Il s'est depuis retiré en forêt de Compiègne, près de Pierrefonds, où il vit de la vie des sages. Mais d'autres l'ont suivi, les architectes paysagistes — les Lebel, Robert Lallemand, Sue, Charles Siclis, Jacques Couëlle, Gréber, et j'en passe... — qui de 1930 à 1939 ont dessiné, de la Corniche d'Or à Grasse et à Cannes, d'admirables jardins.

Cependant ce fut la plupart du temps avec les moyens les plus simples : des fleurs rustiques, des plantes pauvres mais de Provence, les pierres du pays pour les escaliers et les dallages, les dessins de buis à la mode d'autrefois, l'olivier, le cyprès, le myrte, l'oranger, le mandarinier, tous arbres de la région et les décors de jadis — vases et jarres — qui évoquent aux yeux avertis la grande tradition latine.

Où en sommes-nous en ce printemps 1949 ? La guerre a passé là... Des années la Côte a été meurtrie et malade. Elle est à présent mieux que convalescente et retrouve en certaines points son éclat d'avant la guerre.

Quand on arrive par mer le port de Saint-Tropez semble intact. Quand on y touche il apparaît ravagé et rasé. On commence à le refaire, mais ce sera long. Sainte-Maxime a moins souffert, mais là aussi le fer et le feu ont passé.

Ainsi, jusqu'aux environs mêmes de Théoule, à Saint-Raphaël, à Boulouris, à Anthéor, aux Roches-Rouges, tout au long de cette admirable Corniche d'Or, des balafres, des blessures, des béquilles. Mais l'air, le ciel, les eaux, les rochers, les jeunes verdures composent toujours leur symphonie éternelle.

A Nice la promenade des Anglais, qui il y a deux ans paraissait ensevelie et morte sous des tas de moellons et des monticules de sable, a retrouvé sa belle ordonnance classique. Pourtant les malheurs du temps, les charges fiscales excessives, l'absence de touristes durant des années ont contraint nombre d'hôtels à fermer. Puis la spéculation s'en est mêlée : des marchands de biens sont venus qui ont vendu ces caravansérails par appartements.

Il y a là un danger certain. Nous avons beaucoup souffert après l'autre guerre de la crise de l'hôtellerie. Nous allons la subir à nouveau, et aggravée. Notre tourisme est en péril.

J'ai visité en Portugal, à Bussaco, dans un site de rêve, le plus beau palace d'Europe. Mais ce palace, considéré comme institution d'utilité publique, était exempt de tout impôt et taxe. Deux ou trois autres, de grande classe, jouissent du même privilège. Que nos ministres méditent...

Cependant la Côte renaît. En 1948 trois grandes lignes de navigation étrangères ont amené à Cannes plusieurs milliers de touristes. Et d'autres, de plus en plus nombreux, sont venus par le train ou l'avion.

La vie reprend. Au Carnaval dernier, 45.000 visiteurs à Nice, dont beaucoup furent logés chez l'habitant. Les grands hôtels ont retrouvé leur personnel, leur confort, leur hospitalité courtoise et raffinée. Enfin — et c'est là le meilleur signe — les belles propriétés, orgueil de la Côte, renaissent.

Cannes surtout — noblesse oblige — se distingue dans cette compétition. Alors qu'à Boulouris, Agay, Le Trayas, Théoule c'est encore, en général, l'abandon, ici nous revoyons quelques-unes des splendeurs d'autrefois.

Au Rouve, dans le parc fleuri, j'ai eu la bonne fortune d'entrevoir S. M. la reine Alexandrine de Danemark, en l'honneur de laquelle M. et M^me^ Gruss-Gallieni donnaient une garden-party.

Et nous voici sur la route de la Croix des Gardes. Tout là-haut, sur la colline, dominant Cannes et le golfe comme un buffet d'orgue géant, se dispose en une suite de terrasses la plus belle propriété sans doute de la Côte. Dix ans avant la guerre M. Goldman et sa femme, deux fervents, édifièrent, en collaboration avec M. Godard, architecte paysagiste, une suite de jardins d'une somptuosité rare. Puis ce fut la guerre et l'abandon. Mais aujourd'hui tout revit. Je ne puis malheureusement tout décrire. Mais voici, au sommet, le clou de la propriété : le plateau qui la domine, face au large, décoré de vases de marbre, coupé de grilles ciselées, avec des pelouses, un bassin, d'admirables cyprès — et l'horizon de mer, d'îles et de ciel, Cannes étalé à nos pieds comme un plan en relief. Là, le 24 avril prochain, couronnement de la grande « Quinzaine romantique » organisée par la ville et le casino : le corps de ballet de l'Opéra fera surgir sur des musiques de Chopin, de Schubert, de Berlioz les héroïnes de cette radieuse tradition.

LES PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE

Cannes, où je séjourne, est fait de contrastes. Un cocktail. Le passé et l'avenir se confrontent.

En ce dimanche de la fin mars j'ai voulu aller faire oraison aux îles de Lérins — Sainte-Marguerite, Saint-Honorat — posées sur l'eau comme deux plateaux de verdure. Sainte-Marguerite — où s'évoque le souvenir du Masque de Fer et de Bazaine — malgré son fort à la Vauban à peu près abandonné ne garde rien du passé. La forêt la vêt d'un manteau vert sombre en contraste avec les guinguettes de banlieue qui en commandent l'entrée et où l'on danse le dimanche.

Saint-Honorat apparaît plus grave, plus recueillie. Le monastère lui a conféré quelque chose de son éternité. Ici la forêt aussi, mais avec des éclaircies : une chapelle en bordure de la mer et près du couvent des Pères de larges espaces plantés de vignes qui étaient incultes lors de mon dernier passage il y a quelques années. Je pénètre dans le monastère, reçu par un Frère portier archéologue qui veut me faire l'histoire de chaque pierre. Des Frères en robe blanche glissent sur les dalles. J'entends des chants lointains d'office et voici, portant la croix pectorale, la silhouette pleine de majesté et de simplicité du Père Abbé. Les femmes ne sont jamais admises à visiter le monastère. Deux ou trois fois par siècle, exceptionnellement, on leur permet d'en franchir le seuil. A l'occasion de la « Quinzaine romantique » elles seront reçues pour venir entendre un concert spirituel qui y sera donné sous la direction de Raphaël Kubelick. Contrastes...

Contraste encore la fin de cette journée. Après la mer, une matinée de spiritualité, j'assiste avec un ami, aux Ambassadeurs, à un dîner de gala qui rappelle les heures rares et fastueuses d'avant 1939. Et l'on s'étonne avec admiration de voir planté là pour quelques heures — deux ou trois soirées — un décor de féerie digne de la lampe merveilleuse d'Aladin. Le thème c'est les Iles enchantées ; et le décorateur parisien Maurice Chalom a transformé l'immense salle du restaurant en volière. Sur les murs entièrement tendus d'argent s'enlèvent avec leur plumage bariolé deux mille oiseaux du Pacifique. Les lustres sont

Joyau de la Cote, Nice étend son panorama incomparable le long de la baie des Anges.

Le Suquet domine le nouveau Cannes.

Ombres et lumières dans le vieux Cagnes.

Assise au pied des Maures, Sainte-Maxime regarde Saint-Tropez de l'autre coté du golfe

Les derniers rayons du couchant éclairent Notre-Dame-de-Protection a Cagnes-sur-Mer.

des cages et les fenêtres sont grillées de soie argentée. Avec cela une assistance d'élite hommes et femmes en toilette du soir, ce que nous ne voyons plus guère à Paris — et composée en majorité de Britanniques et d'Américains. Deux orchestres, des fleurs, un *raout* gastronomique de classe et pour finir le chanteur noir Kenneth Spencer, qui chante d'une voix grave, profonde, émouvante. Une heure rare et précieuse...

Ces heures du reste vont se multiplier ici au cours des semaines à venir. Il est amusant de voir la Côte — qui eut, nous l'avons noté plus haut, son ère romantique — fêter précisément cette année plus particulièrement cette époque. M. Maurice Bedel évoquera le Romantisme et l'Amour, M. André Maurois, Chateaubriand ; on fêtera les poètes de 1830, notamment Musset ; il y aura un « Bal costumé chez la duchesse de Langeais : : on reprendra *Chansons d'amour,* de Schubert ; Chopin sera présent ; la Croix des Gardes et Saint-Honorat — je l'ai dit plus haut — mêleront leurs voix graves et belles à cette apothéose d'une grande époque. La municipalité de Cannes et le grand ordonnateur de ces fêtes, M. André, affirmeront ainsi auprès de nos amis étrangers le rayonnement spirituel de notre pays.

ÉVASION EN PROVENCE

Dernier contraste — j'ai voulu, sans m'éloigner beaucoup d'ailleurs, m'évader en Provence.

La Côte d'Azur — la Riviera — constitue au long de la mer latine une manière d'écran doré, éclatant, au delà duquel vivent toujours l'âme et l'esprit de la Provence.

Voulez-vous retrouver ce peuple brun, gai et vif de là-bas, qui saisit vite, paresse un peu, mais garde dans ses actes essentiels le sens de la mesure et de la sagesse ? Allez simplement quelques kilomètres à l'intérieur des terres, et tout vous sera rendu.

Vous avez, tout près de Cannes, Grasse accroché à sa colline, Grasse aux rues étroites, aux toits bruns et rouges, cimé de tours. Mais je préfère vous amener du côté de Nice, dans la région du Chien et du Loup.

Le Chien et le Loup ? Non, ce n'est pas une fable, mais deux ruisseaux, dont l'un, le Loup, a donné son nom à une estimable auberge, et l'autre, la Cagnes, veut dire chien en provençal.

Voici Villeneuve et sa tour à cinq pans, Saint-Paul-de-Vence, qu'illustre le maître cuisinier et mécène Roux, Vence, fief de Godeau, qui en fut évêque, Tourettes, au fond d'une gorge sauvage, et enfin Cagnes, le vieux, l'incomparable Cagnes.

Un pays perdu que sauvèrent un maire intelligent, M. Vial, et l'ancien conservateur du château des Grimaldi, M. André Bonnet.

Il faut partir, malheureusement, s'arracher à toutes ces choses du passé. J'aurais voulu vous entretenir encore de l'artisanat qui renaît là-bas — les potiers de Biot, les tisserands, les ciseleurs de cuivre... Nous y reviendrons un jour.

NINA RICCI

DUO. Robe d'après-midi jaune à pois noirs garnie de nœuds de taffetas noir.

CHRISTIAN DIOR

Robe de lainage jaune primevère. Jupe trompe-l'œil. Mouchoir de soie imprimée.

MODES NOUVELLES POUR LE PRINTEMPS

PRÉSENTÉES PAR RENÉE DERIF

TENDANCES DE LA MODE

A TRAVERS diverses tendances, la mode a cristallisé pour l'espace d'une saison un courant irrésistible qui fixe la taille à sa place naturelle, épouse la courbe des épaules sans nul artifice, permet au buste de s'assouplir, laisse aux hanches leur normale rondeur et arrête les jupes quand elles sont à 35 et jusqu'à 30 centimètres du sol. Les poignets, sur les manches trois quarts ou courtes, semblent avoir été retournés par un coup de vent printanier. Mais que dire de l'ampleur sinon qu'il y a toujours assaut entre la jupe large et la jupe étroite et que l'on rencontre des variations multiples : jupe enroulée en spirale, en cornet ou boutonnée en portefeuille, panneaux détachés qui s'envolent à la marche, tuniques fendues devant et repliées ou rejetées en arrière, pétales qui animent les robes habillées, jupe tailleur droite, dissimulant des plis, ou étroite et fendue à l'ourlet.

Comme toujours, chaque couturier apporte son style particulier et sa conception personnelle. C'est d'abord la ligne « trompe-l'œil », sensationnelle par ses divers effets de poches décollées, épanouissant le buste, et ses panneaux répartis autour des jupes d'une façon variée et souvent asymétrique, qui donnent une grande souplesse à la silhouette. Puis c'est la ligne « rabattue », ramenant la couture d'épaule en avant, dans un mouvement plein de grâce, sous des cols emboîtant le cou, avec des jupes s'élargissant devant en de nombreux godets ou plis en soufflets. La ligne « cornet », dont les jupes enroulées en cornet de papier sont parfois plissées en accordéon, s'oppose à la ligne « sillage », qui donne tant de légèreté à la démarche.

L'écharpe, qui prend une place de plus en plus marquante, se détache de la robe elle-même, soit du dos pour se prolonger en étole, soit de la hanche pour se draper dans la ceinture ou remonter sur l'épaule. Quand l'écharpe est séparée elle prend des allures de châle assorti à la robe ou tranche par un coloris contrastant.

Cette saison verra le succès du tailleur cintré à basque courte et décollée ou à veste souple blousant au-dessus d'une ceinture serrée, des manteaux amples de couleur vive, quelquefois trois quarts et à col important, des redingotes qu'on fait de préférence en tissu rigide de soie ou de toile, des robes conçues pour aller en taille et des robes chemisier blousantes et légères, des boutonnages de toutes sortes et des ceintures de toutes matières, des robes courtes de cocktail ou de dîner, très souples, ou encore très nettes quand elles sont perlées ton sur ton, des robes longues de grand soir dont l'intérêt se concentre sur les décolletés et le mouvement des jupes amples.

Si le marine domine avec les gris et les tons de sable et d'argile, on propose aussi les couleurs vives des prés et des jardins, avec une préférence pour le rouge, le jaune, le violet et le rose. Et si les nouveaux lainages sont secs, en général les tissus de soie ou de lin sont rigides.

Chapeaux comme robes font partie de la nouvelle silhouette. Certains sont à ligne et plongent vers l'épaule, d'autres avancent en bec d'oiseau ou encadrent étroitement le visage. Des bords sont doubles, effeuillés, ou encore découpés en pétales, et les grandes formes sont à contour net ou effrangé comme le chapeau du vagabond. Quant aux calottes, elles sont souvent cabossées, décalées et emboîtent bien la tête. Les fleurs sont souvent traitées en masse comme une matière, le taffetas est finement piqué, le ruban est partout. Les pailles sont exotiques et légères. Il y a des plumes laquées et des oiseaux de paille, des fruits et des fleurs de la saison !

... Et il y a encore les canotiers Otéro, les petits chapeaux souples du forain, les casquettes Blériot pour le matin, les béguins en forme d'œuf, à longue antenne et tout en minoches, les « grandes roues » en légères plumes de vautour, les petites cloches épousant la tête, le chapeau de pluie qu'on peut enfouir dans une poche, le béret de marin en picot blanc, enfin tout ce qu'il faut pour embellir les femmes et les tenter... ô combien !

JACQUES FATH ET Cie

Manteau trois quarts sans manche, col pèlerine en toile de tente naturelle.

LES ACCESSOIRES

LA femme de goût assortit le sac à la ceinture ou aux souliers, et les gants doivent également être en harmonie, soit par la matière, soit par le coloris.

On met des ceintures sur toutes les robes et sur certains tailleurs, et de préférence en box, lézard, daim, serpent ou verni. Elles sont le plus souvent galbées et hautes de 3 centimètres. Les plus nouvelles sont en liège naturel, en paille cousue, en ficelle ou en jute et se montent sur un cuir léger ton sur ton. Le chevreau d'or fait une réapparition pour les fins de journée et se porte sur du lainage sable aussi bien que sur du piqué blanc ou de la toile à sac. Des médailles dorées suspendues régulièrement tout au long d'une haute ceinture de verni noir sont aussi d'un effet très nouveau, comme des hublots de métal qui ornent des ceintures de sport.

Des sacs de liège et de paille cousue pour accompagner les ceintures sont en forme de cylindre. Mais pour la ville on aimera surtout les sacs souples en box dans une structure nouvelle, arrondie, avec fermeture dissimulée. Les sacs de jour sont doublés de cuir et comportent des séparations pour chaque objet, tandis que les sacs habillés en suède ont des contours souples et sont doublés de satin ou de moire. La forme haute, qui se désarticule par le milieu pour libérer un deuxième compartiment, est très nouvelle, ainsi que la forme enveloppe, qui se ferme par deux boutons jumelés à la base. Les pochettes repliées comme un livre et dont l'intérieur est doublé d'une matière ou d'un coloris différent se rabattent d'un côté ou de l'autre et peuvent accompagner deux ensembles différents.

Pour les gants de ville on les aime très sobres, qu'ils soient longs ou courts. Tous ont des coutures intérieures, sauf les gants de sport, où elles sont piquées et apparentes. Des gants courts, en suède de couleur, sont incrustés de chevreau du même ton. Le pouce est souvent contourné ou d'une matière opposée et les poignets sont soulignés d'un feston ou se resserrent en bracelet. Un très beau modèle boutonné sur le dessus de la main s'ouvre ensuite pour laisser voir le bras. Les longs gants en veau velours, de tons vifs ou tendres, sont toujours parfaits et l'on se réserve les effets de bouffant pour accompagner des robes très sobres. Quant aux gants de tissu ils sont en taffetas rayé, en satin, et pour l'été on les fait en toile de couleur.

LES OMBRELLES REFLEURISSENT

OUI, elles nous reviennent ces féminines ombrelles qui semblent des fleurs fraîchement écloses. Est-ce pour défendre de jolies épaules des méfaits du soleil ou pour permettre aux femmes de déployer d'autres grâces et d'autres coquetteries ?... Mettons que les ombrelles seront plus qu'utiles à tous les points de vue, mais les hommes n'auront qu'à s'incliner !

Et puis elles sont si jolies en taffetas rayé, en mousseline, en organdi. Bordées d'un large bouillonné ou d'un drapé, ou encore étagées en trois volants effrangés ou doubles, elles sont légèrement bombées ou plates en « pagode » ou encore recourbées sur le bord en « dais ».

Les montures sont souvent peintes dans le ton du tissu quand le manche est en bois d'érable. Lorsqu'il est en bois laqué, les branches sont dans le même ton.

Un soleil éclatant, un visage souriant abrité sous une légère ombrelle, c'est l'image même de l'été...

Le maitre a la Galerie Charpentier. A droite, sa fille, Mlle Dolly Van Dongen, auprès de « l'Enfant a l'ours », qui la représente enfant, alors qu'on la surnommait « Gugusse ».

L'EXPOSITION VAN DONGEN

Après l'exposition des affiches de Paul Colin, qui illustraient si parfaitement les vingt-cinq dernières années de Paris, c'est un demi-siècle de vie parisienne que ressuscitent les deux cent quarante toiles et dessins que Van Dongen vient d'exposer à la Galerie Charpentier.

Quels étonnants, quels prestigieux souvenirs, en couleurs pour les uns, d'une époque révolue, et pour les autres quelle convaincante leçon de courage !

Les incontestables dons de ce peintre — né dans les brumes de la mer du Nord et qui fut impressionné à ses débuts par la palette de Rembrandt — ont fait de son œuvre parisienne un extraordinaire bouquet sensuellement composé où les fleurs du mal s'harmonisent avec les plus délicats paysages. Van Dongen a fréquenté tout ce qu'il était possible de peindre. Il a choisi ses modèles parmi les plus petits et les plus grands de ce monde, donnant à chacun — au travers du prisme surnaturellement coloré de sa palette — une impitoyable personnalité. C'est un grand seigneur de la peinture, indépendant, conquérant, dédaigneusement cruel et généreusement tendre. Tendre, il le fut et le demeure dans ses paysages de Paris. L'air de Paris est irremplaçable. Van Dongen le sait bien qui vint le respirer pour la première fois il y a cinquante ans et qui y trouva la liberté d'esprit pour peindre « librement ».

« Femme au chapeau. »

« Prince Aga Khan. »

« Place Vendome. »

« Impasse Girardon. »

LES 3 JOURNÉES DU " JUMPING "

Le capitaine Paillard gagne la première manche du championnat du « jeune cheval » sur Ulysse B. Avant l'épreuve : le commandant Breusset (grand chef de piste) répond au comte de Maillé. Mlle M. Cancre approuve.

L'Hippique déroulait autrefois ses fastes dans le cadre majestueux du Grand Palais des Champs-Elysées. Le « Jumping » s'accommode aujourd'hui de la simplicité du palais des Sports. A ce changement de décor correspond un public renouvelé. Les habitués d'avant guerre ne sont plus seuls à goûter le noble sport, les fervents des Six Jours et des matches de boxe se sont également enthousiasmés pour l'équitation d'obstacles...

Le Jumping, synonyme de hardiesse et de cran, est entré dans les mœurs.

D'heureuses innovations sont venues rajeunir sa formule. Les épreuves des trois premiers jours d'avril ont présenté l'obstacle de jour comme de nuit sous ses aspects les plus variés, associant les tribunes à l'action par les explications du haut-parleur dont on vérifiait à l'instant le bien-fondé. Aucune monotonie dans les parcours, devenus une sorte de jeu. Telle cette amusante performance « à l'américaine », où la première faute éliminait, le gagnant s'assurant la victoire par sa continuité. Même succès pour l' « International », qui opposait les concurrents les uns aux autres en matches individuels. La catégorie « tout petits » du Prix des juniors a ému et amusé à la fois. La Coupe des dames enfin, avec son barrage rapide au chronomètre mettant aux prises les meilleures cavalières d'Europe, opposant la fragilité féminine à l'incertitude d'un sport dangereux ne pouvait que toucher les sentiments chevaleresques des spectateurs français.

Paris a revu avec plaisir la plupart des champions applaudis en novembre dernier.

La Grande-Bretagne a détaché le colonel Llewellyn, énergique et précis. M. Brian Butler calcule judicieusement ses foulées, et M. Holland Martin montre beaucoup de sérénité. Miss Withead galope comme à la chasse, lady Dudley semble plus atteinte par la déformation des concours. Des applaudissements n'ont pas manqué de saluer Mlle de Ribéra, participante espagnole ; ses chevaux ont un style vibrant et presque exalté. Les Suisses, surpris naguère par l'exiguïté du terrain, ont assoupli leur manière. La baronne Rohonczy, seule représentante de la Hongrie, marche un « train de cross » soutenu de bout en bout.

Avant l'épreuve les cavaliers font le tracé à pied par petits groupes perplexes qui s'égrènent dans les tournants. Les uns supputent leurs chances, d'autres mesurent les distances à grands pas. Voici les officiels vérifiant les hauteurs, tandis que les hommes d'équipe risquent un dernier coup de râteau. Atmosphère angoissée de cirque pendant l'apprêt du numéro dangereux. Je suis allé voir les obstacles. S'ils semblent acceptables des tribunes, à pied d'œuvre ils sont effrayants. Comment dans un si petit espace des chevaux peuvent-ils soutenir un galop rapide et franchir de telles difficultés ?

L'entrée en piste crée des zones de silence. Quelques secondes, une minute au plus durera cette tension. Dès les dernières foulées, le verdict dans l'explosion des commentaires bruyants.

Cavaliers et chevaux forment une équipe à laquelle le public est habitué. Au paddock les « cracks » attendent leur tour, indifférents à tout. Autour d'eux les connaisseurs circulent.

Voici Monty, râblé, carré, puissant. Il voisine avec Fox Hunter, si pur de ligne. Sucre de Pomme semble de petite taille, un vrai poney. Vergel est admiré à cause de sa robe grise et de sa vaillance. N'approchez pas de Quorum, il n'aime pas qu'on l'ennuie. Un signe et les couvertures tombent. Le cavalier saute en selle, le regard volontaire tendu vers son destin.

Il n'y a pas de bar au palais des Sports, mais des tables style « noces et banquets », avec des nappes blanches déroutantes, disséminées un peu partout. Celle de l'entrée est le lieu d'élection des gagnants de grande épreuve. Ils y offrent à leurs camarades moins heureux ce qu'il est convenu d'appeler la « coupe de l'amitié ».

Dans les couloirs le colonel de Castries, retour d'Indochine, « explique le coup » avec le commandant des Roches de Chassay. Ils ont de la difficulté à converser. La musique de la Garde joue à ce moment *les Allobroges* et les cuivres « ont pris le meilleur ». Dès les dernières mesures M. de Faucon, speaker cavalier, reprend ses pertinents commentaires. Hélas ! les trompes du Rallye Sologne, qui attendaient leur tour, sonnent les « honneurs » du Prix des dames. On perçoit tout de même la voix de M. Moizard donnant son point de vue à M. Calmon. C'est tout un monde ayant ses préoccupations particulières que l'on découvre au palais des Sports, un monde où le cheval est roi.

Lieutenant-colonel Tré-Hardy.

Le chevalier d'Orgeix, brillant gagnant de la coupe de France.

Le prestigieux Fox Hunter, monté par le colonel Llewellyn.

U OF I

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Iphigénie
Les Précieuses ridicules

De toutes les tragédies de Racine, *Iphigénie* est sans doute la plus difficile à monter aujourd'hui. La chronique nous rapporte que lors de sa création, à Versailles, le 18 août 1674, elle fit couler les larmes. Sans doute la présence du Roi-Soleil rendait-elle plus acceptable cette intervention des dieux invisibles, mais actifs, tout au long des cinq actes de la pièce. Nous sommes moins complaisants aux ficelles tragiques, la convention pour nous reste la convention, et quand la musique verbale s'endort un peu, ce qui arrive aux meilleurs, comment ne nous endormirions-nous pas aussi ? On épiloguera à perte de vue sur l'attendrissante Iphigénie, sur la dure Eriphile, sur cet Agamemnon partagé entre sa tendresse de père et son ambition de roi, sur la maternelle Clytemnestre prête à tout pour défendre le fruit de son sein : nous sommes loin de la divine simplicité d'Homère, de l'humanité d'Euripide, encore toute baignée de mythologie. Le style seul peut nous convaincre, et ce style demande à être servi par une mise en scène et des acteurs élevés à son niveau.

Voilà justement en quoi la reprise d'*Iphigénie* à la Comédie-Française ne m'a pas semblée satisfaisante. La première erreur procède du décor. Que dit Racine ? « La scène est en Aulide, dans la tente d'Agamemnon. » Et qu'avons-nous vu sur la scène de la rue de Richelieu ? Une épave bizarre, qui ressemble à une énorme coquille passée sous une fontaine pétrifiante et de laquelle sortent quelques avirons dérisoires. Au-dessus de cette épave, dont on n'imagine pas un instant qu'elle puisse, même à sa sortie des chantiers, voguer sur la mer la plus bénigne, s'étendent à droite et à gauche une voile noire et une voile rouge dont le déploiement est parfaitement incompréhensible. Au premier plan, une sorte de banc de simili-béton, qui évoque irrésistiblement un blockhaus du mur de l'Atlantique, et aussi vain que lui. D'entrée l'intention de l'auteur est donc trahie, et, ce qui est plus grave, sans créer aucun système d'équivalence, sans faire lever dans l'esprit aucune image susceptible de placer le spectateur dans l'atmosphère de l'Aulide, devant le golfe où flottent les centaines de vaisseaux grecs.

Ce n'est pas tout, hélas ! car l'erreur s'étend du décor à l'interprétation. Deux acteurs seulement, par des moyens différents, se montrent à la hauteur de leur emploi : M. Yonnel dans le rôle d'Agamemnon et M^lle^ Renée Faure dans celui d'Eriphile. M. Yonnel est le seul peut-être parmi les tragédiens en activité à avoir su conserver la tradition des Mounet-Sully et des de Max. Il a le port noble, la voix profonde, le geste hiératique. Il se lance avec une belle autorité dans les plus difficiles enfilades d'alexandrins. Il prend ses pauses avec aisance, il s'émeut et s'indigne selon un *crescendo* mené d'après les lois de l'art. Il est l'animal tragique — cela soit dit à son éloge — tel que l'ont lentement conçu et formé trois siècles soumis à cette étonnante construction de l'esprit qu'est notre tragédie classique.

M^lle^ Renée Faure, dans Eriphile, a une fois de plus conquis tous ceux qui dans cette jeune actrice voient l'héritière la plus désignée des grandes tragédiennes de la maison. Chaque fois qu'elle entre en scène elle éclipse aussitôt ses partenaires. Avec quelle puissance passionnée elle jette à sa confidente Doris l'aveu de sa passion pour Achille ! Quelle force et quelle souplesse dans cette voix vibrante qui répond toujours avec une exactitude sans défaillance à tous les appels de la sensibilité ! Après sa belle création du rôle d'Aricie, son Eriphile, s'il en était encore besoin, la classerait définitivement.

M^lle^ Denise Noël dans Iphigénie n'est certes pas indifférente. Elle a de la délicatesse et de la fraîcheur. Mais elle n'apparaît pas comme nécessaire. J'en dirai autant de M^me^ Henriette Barreau, en dépit de ses solides qualités. Quant à M. Jean Davy, dont le *pectus* et les autres qualités — je ne parle pas seulement du physique — eussent dû faire un Achille très sortable, il a été notablement desservi par un costume relevant de l'esthétique du bal des Quat'z'Arts et, au quatrième acte, par une lance burlesque du genre accessoire de cotillon.

Mieux vaut passer sous silence le reste de l'interprétation. La mise en scène souffre de la même incertitude qui a présidé au choix des artistes. Je ne dis pas que ce choix était facile, mais enfin il appartient au metteur en scène d'imposer aux divers éléments du spectacle un style que j'ai vainement cherché tout au long de cette représentation décevante et rehaussée, si l'on peut dire, d'une musique de scène que je m'abstiendrai de critiquer en soi, mais dont je n'ai pas aperçu l'utilité.

Une reprise des *Précieuses ridicules* terminait la soirée, et tout de suite le pimpant décor et les affriolants costumes de Touchagues nous ont mis en goût. On est souvent tenté de dire que nulle part Molière n'est mieux joué qu'à la Comédie-Française, et ce n'est pas cette fois que je m'inscrirai en faux contre cette flatteuse opinion. La mise en scène de M. Robert Manuel, qui interprétait lui-même avec verve le rôle de Mascarille, est d'un excellent mouvement. M. Georges Chamarat est le Gorgibus le plus réjouissant du monde, avec ses mines ahuries et son indignation de brave homme qui ne comprend rien au « bel air ». Madelon et Cathos, figurées par M^lles^ Micheline Boudet et Yvonne Gaudeau, forment le duo de précieuses provinciales le mieux accommodé qui soit. Pour détailler avec cocasserie les amphigouriques couplets de Madelon, M^lle^ Boudet n'a eu qu'à se laisser aller à l'instinct prime-sautier d'une heureuse nature. Ses grimaces juvéniles, sa pétulance, sa vivacité de danseuse en rupture de ballet et qui n'en abuse pas ont fait merveille. M^lle^ Yvonne Gaudeau, qu'on voyait plutôt jusqu'ici en comédienne faite pour les rôles de sentiment, a été presque une révélation. Elle a fait rire autant, sinon plus que M^lle^ Boudet par ses mines pincées, ses moues suffoquées ou ravies, sa démarche et ses œillades, et l'on souhaite que ses emplois soient désormais à la mesure de ses dons. M. Robert Hirsch enfin a été un vicomte de Jodelet d'une aimable bouffonnerie. Le rôle ne prêtait pas à ses cabrioles habituelles, et il semble qu'il ait lui-même voulu brider son exubérance, crainte de passer la mesure. Mais il est bien près de trouver son point d'équilibre, et il compte parmi les meilleures recrues que la maison ait empruntées aux concours du Conservatoire depuis Micheline Boudet. Il serait injuste pour terminer de ne pas saluer en M^lle^ Denise Gense une Marotte du meilleur comique. Elle s'amuse en amusant : c'est la bonne recette.

MICHELINE BOUDET, ROBERT MANUEL, YVONNE GAUDEAU, CHAMARAT.

« IPHIGÉNIE » : JEAN DAVY, DENISE NOËL, RENÉE FAURE, YONNEL.

LA MUSIQUE

PAR ROBERT KEMP

Mozart et l'Opéra de Vienne

Quelle est cette étourderie ? Le programme des représentations données par l'Opéra de Vienne de *l'Enlèvement au sérail* et des *Noces de Figaro*, sur la grande scène de l'avenue Montaigne, indique que l'un fut créé en 1772 et l'autre, en 1776... Mozart aurait eu seize ans et vingt ans ! On a rajeuni de dix ans les divines partitions !...

Reste que c'est bien à Vienne qu'elles sont nées. Mozart y est venu à six ans pour la première fois, et c'est là que son père lui a acheté le petit violon qu'il accordait, sur un genou en bronze, dans la cour de la mairie de la rue Drouot. Qu'est devenue la fameuse statue ? Il y revint en 1768, et de 1781 à sa mort — 5 décembre 1791, la nuit, dans la Rauhensteingasse — ne s'en absente que pour de rares voyages, notamment à Prague, quand on créa *Don Juan*. C'est à Vienne que parut *l'Enlèvement* et que l'empereur Joseph II y trouva « trop de notes ». A quoi Mozart osa répondre : « Juste ce qu'il en faut ! » Les *Noces* et *Cosi fan tutte* ; ce *Cosi* dont l'exécution, au dernier séjour à Paris de l'Opéra de Vienne, nous donna un bonheur si pur, sont de Vienne. Vienne a le droit de se dire dépositaire, depuis cent soixante ans, des plus sûres traditions mozartiennes. Nulle part on ne le joua avec plus de soin, de style, de goût... Nous en avons eu encore la preuve.

Il n'est pas besoin de voix puissantes pour chanter *l'Enlèvement*, mais de voix souples, aisées, lumineuses. Quoi encore ? Un jeu spirituel et léger, des sourires sur les visages en accord parfait avec les sourires de la musique ; le respect du rythme, des accents ; et, dans les ensembles, la même précision que peuvent avoir les doigts d'un parfait claveciniste croisant les fils du contrepoint. Si l'on compare un à un les chanteurs de Vienne à ceux qui chez nous chantent les mêmes œuvres nous sommes au moins à égalité. M^me^ Ritter-

Ciampi, jadis, Mme Turba-Rabier, Mme Geori-Boué valent au moins pour le timbre, pour l'art des vocalises Mme Emmy Loose — bien que celle-ci, soubrette pleine de malice, de fraîcheur, ait été vraiment exquise — et Mme Wilma Lipp. Pour le « volume » même elles l'emporteraient. Mais à quoi tient que nos excellentes virtuoses et nos chanteurs paraissent lourds en comparaison de la troupe viennoise et que quand les voix s'unissent, quand les fusées sonores se coupent, se rejoignent, quand se construit l'édifice aux charpentes ténues nous ne retrouvions pas cette solidité dans l'impondérable, ces rivets infailliblement posés où il faut, cette aération qui passe, qui circule entre les dessins mélodiques ? Et ces chanteurs-ci jouent la comédie à ravir. M. Endre Koreh a l'autorité de gestes, la rondeur comique d'un bon sociétaire de la Comédie-Française ; Mme Loose a le piquant d'une Mony Dalmès, d'une Madeleine Renaud.

Le secret est vite découvert. C'est le fruit du travail. Spécialisés dans le Mozart, les artistes de Vienne le chantent sans cesse, répètent ensemble depuis des années, s'appuient sur un orchestre qui ne chicane pas sur les heures de mise au point. M. Joseph Krips connaît note à note, pause à pause, soupir par soupir le texte musical... Pas une hésitation dans l'attaque ; pas un flottement dans la justesse. Les esprits des interprètes ne sont préoccupés ni inquiets de rien. On dirait que jusqu'aux mouvements des doigts, aux inclinaisons de la tête, tout est fixé *ne variatur* après avoir été patiemment étudié, choisi et mille fois refait. Le charmant décor leur est familier ; ils s'accoudent chaque fois au même point d'une colonnette. Les jeux de scène les plus fantaisistes, dans la scène d'ivresse d'Osmin, le gardien de sérail — à qui Mozart, par distraction ou par un raffinement de malignité, donne une tessiture de basse noble — et dans son duo avec Pedrillo, semés de pitreries, d'embrassades, de chutes sur le coccyx, sont exécutés comme des numéros d'acrobates. Le spectateur a l'impression d'un film sans défaut ; et s'il revient les gestes se superposeront sans une bavure aux gestes de la soirée précédente.

La partition de *l'Enlèvement*, d'une turquerie si discrète qu'on la perçoit à peine — cette musique est turque, comme le style des *Lettres* d'Uzbek et de Rica est persan — rayonne de jeunesse, de tendresse, de bonne humeur. Elle est voluptueuse et chaste en même temps ; elle est variée, irisée. Rien n'y manque de ce que M. Adolphe Boschot a si justement appelé « la lumière de Mozart ». M. Belmonte dessine les mélodies de l'amoureux Belmonte d'une voix légèrement étranglée, mais très juste, d'un souffle long qu'il ménage bien. M. Peter Klein est Pedrillo, vif de mouvements et l'escarpin bondissant...

Le Figaro des *Noces,* M. Erich Kunz, a étonné par sa jeunesse ; et ce n'était pas sa seule originalité, il a rendu pathétique dès le début et anxieux de son bonheur un personnage dont Beaumarchais avait souligné d'abord la causticité et à peine vers la fin assombri la bonne humeur. Mais n'est-ce pas le cœur de Mozart qui palpite dans la partition miraculeuse et mêle les battements aux entrechats verveux du personnage français ? D'une comédie avant tout satirique Mozart, sans rien lui ôter de son brio, a fait un drame d'amour. Figaro est menacé de perdre ce qu'il aime. Le comte Almaviva — M. Hans Hotter — voit approcher la fin de sa jeunesse et connaîtra son premier échec. Rosine a déjà la mélancolie d'une rose d'automne et frissonne de son premier regret en présence de ce chérubin d'avril... Tout cela est bien indiqué, mais d'un trait vif et étroit, dans la comédie. La musique enrichit, colore et, d'une pierre aux arêtes sèches, fait jaillir l'émotion, une source chaude s'ouvre... le génie de Mozart humanise le génie de Beaumarchais. La satire se double d'élégie. Voilà ce que les chanteurs viennois et Mme Reining nous ont fait sentir. Suzanne elle-même, la pétulante, fléchit sous les marronniers et frémit d'attente voluptueuse ; Mme Elizabeth Schwarz-Kopf a chanté l'air fameux non seulement en virtuose parfaite, mais en « femme » et féminissime ! Comme Mme Sena Jurinac a bien chanté les airs de Chérubin, le premier surtout, sur un mouvement très vif d'insecte butinant ! Les interprètes des rôles moins sensibles ont été aussi sûrs, et M. Karl Böhm au pupitre a rappelé, c'est dire « tout et le reste », Bruno Walter.

Il faut de pareilles soirées pour croire encore « à la douceur de la vie » et aux hautes magies de la musique.

PETER KLEIN ET ENDRE KOREH DANS « L'ENLÈVEMENT AU SÉRAIL ».

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

La Chasse tragique

DE SANCTIS est le dernier venu dans l'abondante et riche génération de metteurs en scène que le cinéma italien a révélé depuis 1945. A la différence des Rossellini, de Sica, Zampa, Blasetti, Lattuada, Pagliero, qui avaient fait leurs débuts pendant le fascisme (si certains d'entre eux avaient dû s'y contenter de positions subalternes), de Sanctis a fait ses débuts comme assistant de Vergano lors de la réalisation du *Soleil se lève encore*, et presque immédiatement après il se vit confier la direction d'une œuvre originale : *la Chasse tragique.*

Il est toujours très périlleux de juger un artiste sur sa première œuvre. Certains y mettent ce qu'ils ont de meilleur, d'autres, ce qu'ils ont de pire. Certains y font des promesses qu'ils ne tiendront pas, d'autres y jettent une gourme qui ne les gênera plus jamais par la suite. Aussi ne me risquerai-je pas à prédire la carrière du jeune metteur en scène. Ce qui frappe le plus chez lui c'est, d'une part, qu'il se différencie très nettement de ses rivaux et, d'autre part, qu'il adopte indifféremment au cours d'une même action les styles les plus variés.

Par le sujet choisi *la Chasse tragique* semblerait au premier abord se ranger parmi ces films qui sont surtout en vogue derrière le rideau de fer, et dont l'intérêt essentiel consiste dans le contenu social. Il s'agit en effet d'une coopérative agricole fondée au lendemain de la libération par des paysans pauvres, qui se voit dépouillée de son fonds de roulement et menacée d'être réduite à la faillite à la suite d'un attentat machiné par les anciens propriétaires terriens et exécuté par leurs hommes de main, autrefois S.S. et chemises noires. Plusieurs séquences sont traitées avec ce vérisme qui est devenu la marque distinctive de la nouvelle école italienne. Le début notamment constitue une réussite : le camion de la coopérative traverse une banlieue ouvrière ; il transporte en même temps que les fonds un couple de jeunes mariés qui s'embrassent comme du bon pain sous les quolibets des ouvriers qui suivent la même route. Il y a aussi un extraordinaire dépôt de bicyclettes dans un décor sérieusement amoché par les bombardements.

De ce point de départ emprunté à la plus quotidienne réalité de Sanctis passe insensiblement à une vision sensiblement déformée par une conception plus poétique ou plus arbitraire, comme on voudra. C'est ainsi qu'une séquence se situe dans un étrange train départemental qui abrite le trafic du marché noir et qui avance au pas à travers une campagne d'où surgissent tous les 20 mètres de nouveaux clients. On ne sait pas très bien ce qui dans ce tableau relève de l'imagination ou de la déformation lyrique.

Parfois même le réalisateur n'hésite pas à faire intervenir presque gratuitement des éléments pour leur seule beauté plastique. Tels ces masques de carnaval portés par des enfants dans un pauvre logement ouvrier qui par une découverte inattendue se prolonge brusquement dans un paysage de ruines dont le caractère fantastique ne cesse pas de nous surprendre à la centième fois comme à la première. L'intrigue abandonne toute sa sécheresse marxiste pour entrer allégrement dans les extravagances du roman feuilleton. Une infirmière d'apparence innocente perd sa perruque et ses cheveux rasés révèlent le traitement qu'elle a subi à la libération. Les mitraillettes partent toutes seules, à faire envie à un film de gangsters américains. Et il y a une dernière scène avec explosion de mines qui relève de *Rocambole* ou de *Fantomas.*

Quand de Sanctis se garde de ses fautes de goût il atteint parfois, par le caractère allégorique que son imagination adopte avec complaisance, une véritable grandeur. Et la scène finale où le coupable pardonné par la communauté s'éloigne sous les mottes de terre que les paysans lui lancent en une lapidation symbolique est d'une intensité d'émotion parfaitement valable.

Il est curieux de noter que certains genres qui non seulement existaient au temps du film muet, mais qui comptaient parmi les plus florissants à l'époque, ont complètement disparu depuis que le cinéma est parlant. En premier lieu ce cinéma fantastique qui donna ses chefs-d'œuvre dans l'Allemagne de l'inflation, depuis *le Cabinet du docteur Caligari* jusqu'à *l'Etudiant de Prague* en passant par *les Trois Lumières* ; aussi le film comique qui consiste en une succession ininterrompue de gags sans aucune prétention ni à la vraisemblance ni à la cohésion : tels les premiers Buster Keaton, Harold Lloyd et Fatty. La seule trace qu'ils aient laissée était celle des burlesques, dont l'esprit est quand même tout différent et qui d'ailleurs se raréfient eux aussi d'année en année.

Récemment un nouveau comique a tenté de reprendre cette tradition perdue. Il s'agit de Red Skelton, dont on a pu voir il y a quelques mois une parodie assez amusante sur le monde d'Hollywood. Un second film, d'ailleurs mieux réussi, est projeté actuellement et, sans doute pour rester fidèle à une tradition vénérable, le distributeur a jugé nécessaire de l'affubler du titre ridicule de : *Bien faire et... la séduire.*

Je crois que la plupart des spectateurs qui assisteront à ce spectacle déclareront en le quittant, selon l'usage : « C'était vraiment idiot. » Mais je suis bien certain qu'ils n'auront guère cessé de rire en assistant à la cascade d'événements insolites et arbitraires qui s'abattent sans arrêt sur le malheureux protagoniste. Il y a notamment l'utilisation d'un dépôt de surplus où les canots pneumatiques, les maisons préfabriquées et les fusées lumineuses servent d'une manière aussi inespérée qu'imprévue à permettre au couple sympathique d'échapper à la bande de gangsters. Je connais bien des films infiniment plus prétentieux qui sont beaucoup moins dignes d'être vus.

POUR LES FÊTES DE PAQUES

ÉDITIONS D'HISTOIRE ET D'ART
RENÉ GROUSSET
de l'Académie française
L'INDE
Un vol. in-4° (18x24) illustré de 93 héliogravures, 5 planches hors texte et 3 cartes. **900** fr.

PIERRE DE RONSARD
AMOURS DE MARIE
DESSINS D'HENRY DE WAROQUIER
Un vol. grand in-4° (28x38) imprimé sur papier de chiffon des Papeteries de Lana. Tirage à 700 ex. numérotés. **2.500** fr.
LIBRAIRIE PLON

La célèbre *Fabiola* du cardinal Wiseman appartenait déjà à la légende sous sa seule forme littéraire. Le cinéma vient de s'en emparer, et le film consacré à la jeune patricienne touchée par la grâce sera bientôt projeté sur nos écrans. La nouvelle édition de *Fabiola*, dans la collection « Familia » (Gautier-Languereau), permettra à tous de relire et de lire aux jeunes cette magnifique histoire de la lutte clandestine des premiers chrétiens persécutés par l'Empire romain.

Les anciens périples des marins phéniciens et grecs, les randonnées des Normands, les surprenantes navigations des Polynésiens sont évoquées par A. Jaulgonne, ainsi que les explorations des La Pérouse, Franklin, Andrée et bien d'autres, dans *Voyages et Naufrages mystérieux*, que publient les éditions Bias à Paris. On y trouvera, relatées avec la précision de l'historien et du géographe, avec la couleur du voyageur épris de la vie en mer, les péripéties de ces sombres batailles. Cet ouvrage à la fois plaisant et instructif s'adresse particulièrement aux jeunes gens. Il est abondamment illustré par André Jourcin et publié dans la collection « Ma première bibliothèque ».

Nous vivons à l'âge de l'électricité, du moteur, de la désintégration atomique. Si certains d'entre nous s'en inquiètent parfois, ces craintes ne traversent guère les jeunes esprits : ils admirent sans réserve et rêvent de porter plus loin encore nos progrès.

M. Pierre Devaux répond à ces curiosités et à ces impatiences dans *les Derniers Miracles de la science*, qu'éditent les éditions Bias dans la collection « Ma première bibliothèque ». Tout en leur expliquant les progrès réalisés à ce jour dans les domaines du rail, de la route, de l'aviation, de l'électricité, de la télévision, l'auteur emmène ses jeunes lecteurs avides d'aventures jusqu'au voyage dans la lune pour les faire aboutir à une intéressante anticipation : une journée en l'an 2.000. Les dessins de Roger Brard complètent la pensée de Pierre Devaux.

Le général W. Anders a réuni sous le titre de *Katyn* (Editions France - Empire) la documentation de l'enquête qu'il effectua sur le massacre des 11.000 officiers polonais dont les corps furent retrouvés en 1943, la nuque trouée d'une balle, dans les fosses de Katyn. L'Allemagne de Hitler mit cet assassinat sur le compte des Soviets. Le général Anders est tenté de reprendre à son compte cette accusation en se basant sur certains documents et sur des conversations qu'il eut en U. R. S. S. pendant la guerre. Il ajoute à cela que l'acte d'accusation du procès de Nuremberg n'a pas estimé que les criminels de guerre allemands étaient coupables des exécutions de Katyn.

La *Vie privée de Mirabeau* (Hachette) n'est pas édifiante, mais elle est fort mouvementée. Il n'est besoin de rien y ajouter pour en faire un roman vécu. Henri Lardaas la conte avec beaucoup de talent et ne nous laisse rien ignorer des aventures, des excentricités, des incartades et même des esclandres d'Honoré-Gabriel Mirabeau. Les femmes tiennent une large place dans cette carrière tumultueuse. De nombreux extraits de la correspondance de Mirabeau ajoutent maintes touches très vivantes à ce récit bien conduit.

L'infatigable explorateur des mondes souterrains Norbert Casteret, qui est déjà l'auteur de plusieurs ouvrages sur ses découvertes, nous donne dans *Exploration* (Perrin) la relation vécue de l'exploration d'un gouffre célèbre, celui de la Henne-Morte, en Haute-Garonne. C'est le plus profond de ceux où l'on ait pénétré en France à l'heure actuelle. Un autre chapitre de ce livre est consacré à l'évocation d'une cérémonie unique en son genre : la célébration de la première messe dite au fond d'un grand abîme, celui d'Esparros, dans les Hautes-Pyrénées.

L'histoire de la première ligne aérienne française, la fameuse ligne France-Amérique du Sud, est racontée par l'ancien directeur de la ligne, B. de Massini, dans un livre intitulé *Vent debout* (Plon). On a là, étape par étape, l'évocation de cette grande œuvre entreprise au début de l'autre guerre par Pierre Latécoère et ses compagnons, parmi lesquels se trouve un blond jeune homme qui devait devenir le grand Mermoz.

Sous le titre : Bonshommes de neige, *le dessinateur humoristique Samivel a publié chez Didier, à Paris, son premier « Dessin animé » en 345 images, sous-titré de commentaires, consacré à la faune des stations de sports d'hiver.*

Le célèbre auteur de *la Mousson*, Louis Bromfield, a évoqué une famille de « possédés » au sens où l'entend Dostoïevski), dans ce roman traduit par Geneviève de Genevraye sous le titre *Emprise* (Ed. du Pavois). L'action se déroule pour une part en Amérique, et pour une autre dans le Paris déjà lointain d'avant 1914. Elle met en scène des personnages de haut relief, tous passionnés, les uns d'amour et de musique, d'autres de manies hallucinantes. Le grand romancier qu'est Louis Bromfield n'a peut-être pas écrit de livre plus envoûtant que celui-là.

On avait remarqué le premier roman de Danielle Roland, *la Petite Brocante*. Celui que voici, qui a pour titre *Rue de l'Echaudé* (Flammarion), est le troisième de cette jeune romancière. Le sujet en est simple mais terrible : c'est l'analyse des derniers moments d'une vie chez un être qui sait qu'il va mourir. Comment se comporte cette vivante — il s'agit d'une femme — face à sa propre mort ? Quelles sont ses pensées, ses actes, ses révoltes, ses tentations ?

Danielle Roland a acquis un talent maître de lui-même qui se force à un grand dépouillement. Son livre donne une expression pathétique de la détresse humaine.

Un des nus d'H. de Waroquier illustrant les Amours de Marie, *de Pierre de Ronsard, que publient les Editions d'histoire et d'art René Grousset.*

Pour paraître
le 15 avril
MAZO DE LA ROCHE
DELICE
(DELIGHT)
LA TROUBLANTE SERVANTE DU "DUC D'YORK"
300 pages
BEGH-HENRYS - 10, Fg-Montmartre
PARIS

LES ÉDITIONS GAUTIER-LANGUEREAU
18, rue Jacob - Paris-6°
Les Albums de BÉCASSINE
Bien connus des enfants, entièrement ill. couleurs, f^t : 22x32 .. .. .. **345** fr.
DANS LE PRÉ
Magnifique album imp. offset 6 coul. f^t : 21x27 .. .. **290** fr.
Les Aventures de NOUNOUF-PACHA
Album ill. en coul. sous couv. vernie, f^t : 22x27 .. .. **150** fr.

à l'exemple de Sainte-Beuve
FRANÇOIS MAURIAC
ANDRÉ ROUSSEAUX
PUBLIE LE TROISIÈME VOLUME DE SA SÉRIE
LITTÉRATURE DU VINGTIÈME SIÈCLE
TOME III
UN VOL. IN-16° : 300 FR.
TOME I (13E MILLE) 150 FR.
TOME II (13E MILLE) 270 FR.
Du même auteur :
LE MONDE CLASSIQUE
TOME I : 270 FR. - TOME II : 120 FR.
AUX ÉDITIONS
ALBIN MICHEL
22, RUE HUYGHENS, PARIS 14E

Pour les AMATEURS D'HUMOUR... une satire fort amusante des mœurs et coutumes de certains centres où le ski n'est que prétexte.
Pour les "AMATEURS D'ABIMES"... la rentrée du célèbre tandem humoristique **Samovar et Baculot.**
Pour GRANDS ET PETITS... un scénario en images plein de gaîté et d'humour.
BONSHOMMES DE NEIGE
Texte et 345 dessins de
SAMIVEL
Grand album 18 × 25 %, tiré en offset... **400 fr.**
DIDIER, éditeur à PARIS

ÉDITIONS **BIAS**
MA PREMIÈRE BIBLIOTHÈQUE
s'instruire en s'amusant
POUR LES JEUNES DE 7 à 11 ANS et 11 à 15 ANS
sept séries différentes
belle présentation
nombreuses pages en couleurs
LE VOLUME RELIÉ **220** Frs
EN VENTE
dans toutes les librairies

LES PLUS BEAUX LIVRES D'ENFANTS
SAMIVEL
MONSIEUR DUMOLLET A PARIS
★
M. DUMOLLET SUR LE MONT BLANC
Texte 2 couleurs - 16 hors-texte en couleurs - Chaque volume . . . **450** fr.
★
A. GRANGEON
MON JARDIN MONDE ENCHANTÉ
TOMES I ET II
Texte 2 couleurs - 13 hors-texte 12 couleurs - Chaque volume. . . **540** fr.
LYON IAC PARIS

UN DOCUMENT INESTIMABLE
PRIÈRES DE S. S. PIE XII
précédées d'un hommage de
PAUL CLAUDEL
de l'Académie française
et illustrées de vingt gravures anciennes provenant des collections du Vatican.
In-8° raisin - Couverture rempliée. Tirage en 3 couleurs limité à : 30 exemplaires sur vélin d'Arches. **4.000 fr.**
970 exemplaires sur roto blanc Aussédat. **2.500 fr.**
PLON

PETITES CHRONIQUES

Le docteur Mardrus feuilletant une édition rare de l'adaptation qu'il a faite des Mille et une Nuits.

UN GRAND ORIENTALISTE LE DOCTEUR MARDRUS

Une curieuse figure du monde parisien du début de ce siècle vient de disparaître avec le docteur Mardrus, mort à Paris à quatre-vingts ans passés. Né au Caire, où tout en étudiant chez les Jésuites il se perfectionnait dans la langue arabe, puis reçu docteur en médecine et installé à Paris, il resta un fervent de l'Orient, où à plusieurs reprises il fut chargé de missions sanitaires.

Le docteur Mardrus s'était acquis une certaine notoriété comme orientaliste et pour de remarquables traductions du Coran et du *Cantique des cantiques*. Mais il se fit particulièrement apprécier dans les milieux littéraires et artistiques par son adaptation des *Mille et une Nuits*, dont il donna une traduction autrement vivante et colorée que le classique ouvrage de Galland. Cet ouvrage devait laisser jusqu'à la Grande Guerre une empreinte profonde dans les milieux parisiens de la décoration, de l'illustration et même de la mode.

Il avait épousé une femme de lettres de talent, Lucie Delarue-Mardrus, morte voilà quelques années.

Depuis lors il vivait retiré dans sa maison parisienne, où il avait rassemblé une remarquable collection de manuscrits et d'objets d'art de cet Orient qui fut la passion de toute sa vie.

Une des dernières photographies du docteur Mardrus dans sa maison parisienne.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'ARCHÉOLOGIE ÉGYPTIENNE :

Achille Carlier, *Thèbes, capitale de la haute Egypte.* (Edit. Vincent Freal, 80 pages grand in-4° ; 70 photographies prises par l'auteur.) C'est le premier album d'une collection consacrée par M. Carlier à l'Egypte, la Grèce, l'Orient chrétien et l'art roman d'Occident.

Thèbes fut le centre du monde au deuxième millénaire avant notre ère. L'âme de l'ancienne Egypte y est toujours présente grâce à la survie d'un art dont la force et la subtilité réservent les émotions les plus profondes à ceux qui l'étudient.

De cet art se dégage la notion de ce que pouvait être la sérénité de l'âme égyptienne devant la mort, sa joie confiante dans un au-delà auquel une vie aimée servait de prélude. Les Egyptiens s'attachent plus à l'aménagement de leur tombe qu'à celui de leur habitation ; ils lui consacrent le grès le plus fin, le granit le plus dur, les métaux les plus précieux.

On comprend le mot de Rodin : « Plus que tout, l'égyptien m'attire. »

Les Egyptiens, dit de son côté M. Carlier, auquel nous devons une somme admirable sur la philosophie des monuments, les Egyptiens nous apparaissent doués des vertus qui nous manquent le plus. « Jamais il n'a été donné à un peuple de chanter son poème de siècle en siècle avec une telle assurance, une certitude aussi massive. » Ce peuple, qui était obsédé par l'idée de la survie, a tout au moins eu celle que lui assurent dans l'histoire les splendides monuments dont son sol est jonché.

LA GUERRE MONDIALE :

Joseph Czapski, *Terres inhumaines*, préface de Daniel Halévy, traduit du polonais par M. A. Bohomolec (Self, x-292 pages). L'auteur est un peintre polonais, officier en 1939, fait prisonnier par les Soviets, puis délégué du général Anders lors de l'organisation d'une armée polonaise en U. R. S. S. Sans haine pour les Russes, avec lesquels il a gardé des liens d'amitié, il relate son odyssée, qui lui fit traverser les terres soviétiques du nord au sud jusqu'aux steppes de la Volga, puis ses missions au Turkestan et en Perse.

Les scènes atroces dont il a été témoin, les récits qu'il a recueillis de la bouche des Russes (notamment sur la technique des exécutions à la prison de la Lubianka) sont évoqués ici avec autant de sincérité que de pitié.

Il s'efforce d'analyser le complexe de solidarité slave et de haines ataviques qui caractérise les rapports russo-polonais. Quand il sortit du camp de prisonniers pour servir une Pologne devenue l'alliée de l'Union soviétique, un soldat russe lui dit :

« Vous ne nous en voulez pas de ce que nous avons fait en 1939 (l'invasion de la Pologne vaincue) ?

— Tu ne voudrais pas que nous ayons déjà oublié ? répliqua-t-il.

— Pourquoi pas ? dit le Russe. Nous, on le regrette beaucoup. »

M. Czapski a vu mourir, au long de ses pérégrinations, ses compagnons de captivité par milliers. Il n'a cependant jamais perdu la foi dans l'avenir de son pays. Il évoque le mot de Roosevelt : « La Pologne est l'inspiration du monde. » Toutefois il reconnaît que s'il avait prévu la défaite allemande, il ne s'attendait pas que sa patrie retombât, à peine libérée, sous le joug d'un nouvel occupant. La Providence veille-t-elle encore sur le peuple polonais ? Il veut l'espérer et cite les vers de son compatriote, le poète Norwid :

Défends-toi du désespoir, qui n'est
[qu'inconscience
Ou l'oubli de Dieu, si proche de toi !

ALBERT MOUSSET.

COURRIER MUSICAL

La saison musicale d'hiver de Monte-Carlo, qui bientôt prendra fin, comporte des concerts, des spectacles de ballets et des représentations lyriques — nous aurons à reparler de ces dernières — où l'on retrouve l'enthousiasme des grandes soirées du théâtre italien. En cette capitale de la douceur de vivre se maintiennent, soigneusement entretenues, maintes habitudes agréables, ailleurs oubliées. Mais ceci explique cela. Pour la musique de concert le public est resté traditionaliste. Il aime le virtuose et la musique classique, à l'exclusion de toute autre. Le récital de Menuhin au programme type, le festival Beethoven, dirigé par Gaston Poulet, ont eu l'adhésion unanime d'une salle comble. Le concert Mozart-Ravel, que dirigea Jean Fournier et où Jean Doyen exécuta brillamment deux concerti, ne souleva aucune critique, Ravel, de tous les musiciens de l'école contemporaine, étant le plus adopté. Par contre, au festival de musique française, si peu révolutionnaire cependant, Franz André, qui tenait la baguette avec l'autorité et le prestige que l'on connaît, eut du mal à faire « passer » la *Suite en* fa, de Roussel, alors que la *Symphonie fantastique* avait absorbé au maximum l'intérêt d'un public que Berlioz ne lasse jamais.

Autant Cannes se tient à l'avant-garde du mouvement musical — quatre semaines internationales viennent d'être consacrées aux compositeurs étrangers d'aujourd'hui et de demain — autant Monte-Carlo garde sur ce point un esprit conservateur.

J'ai assisté à l'un des derniers spectacles. Outre *le Beau Danube*, de Strauss, orchestré non sans pittoresque par Roger Désormière, avec la chorégraphie divertissante, pleine d'entrain viennois, de Léonide Massine, le *Roméo et Juliette* de Lifar, inspiré de Tchaïkovsky, où Ethery Pagava fut exquise de poésie et de pudeur passionnée, le *Don Quichotte* de Minkus, pas de deux qui fit éclater comme un bouquet de feu d'artifice la virtuosité de Toumanova et d'Eglevsky ; il comprenait encore une création hardie, le *Concerto Barocco*, pour lequel Balanchine a composé trois mouvements chorégraphiques sur la musique du *Concerto en ré pour deux violons* de Bach. C'est là une conception que, du point de vue purement musical, d'aucuns discuteront. On n'a pas ménagé les critiques à Janine Solane pour sa chorégie de la Toccata d'orgue. Mais il faut reconnaître ici que du point de vue chorégraphique le résultat obtenu par Balanchine n'est pas douteux — surtout dans les premier et dernier mouvements. Avec beaucoup de grâce et d'esprit, avec un sens musical averti, le contrepoint est souligné par d'excellentes interprétations figurées. Les entrées de thèmes, les contre-chants, les motifs, tout — à de rares exceptions près — vient se dessiner et se superposer ingénieusement. Un tact irréprochable a présidé au choix des costumes, discrets et dépouillés à la fois, comme à l'arrangement des coiffures. C'est un ballet où la musique ne se fait pas un instant oublier, mais où elle n'est non plus ni meurtrie ni défigurée.

Spectacle de goût, fertile en nouveautés et réellement réussi.

L. MAURICE-AMOUR.

MM. François Ribadeau-Dumas, Charpini, Laurent-Monnier et André Sorel.

LES PARISIENS DE PARIS

Dans notre avant-dernier numéro, les exigences de la dernière heure nous obligèrent d'écourter le compte rendu du déjeuner des Parisiens de Paris. C'est dans le caveau du Vieux-Colombier et sous la présidence de M. André de Fouquières que les Parisiens « pur sang » membres de cette association reconnue d'utilité publique reçurent des invités de marque. M. François Ribadeau-Dumas, l'actif et sympathique vice-président délégué, évoqua spirituellement la mode des caveaux du quartier Saint-Germain-des-Prés.

UNE INNOVATION...

Pour assurer le service d'ordre au Grand National de Liverpool la police montée britannique a mis en service des postes de radio portatifs permettant de transmettre et de recevoir les ordres à distance.

TOUT LE THÉATRE DE 1918 A NOS JOURS

L'*Anthologie du théâtre français contemporain* de Georges Pillement offre en trois volumes illustrés les extraits les plus copieux des principales pièces qui ont vu le jour depuis 1918. Chacune de ces pièces est reproduite de telle façon que le lecteur retrouve immédiatement l'atmosphère de la salle de spectacle. Le premier volume, qui traite du *Théâtre d'avant-garde*, donne les œuvres les plus importantes de : Claudel, Duhamel, Romains, Cocteau, Achard, Giraudoux, Anouilh, etc. Le deuxième volume : *le Théâtre du Boulevard*, se présente avec les noms de : Porto-Riche, Donnay, Capus, Bernstein, Guitry, Géraldy, Pagnol, etc., Le troisième : *le Théâtre littéraire*, n'est pas moins prestigieux : Gide, Rolland, Raynal, Martin du Gard, Mauriac, Montherlant, Sartre, etc. C'est une œuvre indispensable dans toute bibliothèque, c'est une source de délassement et de culture. Ces trois forts volumes du format 21×27, abondamment illustrés, sont vendus brochés au prix de 1.380 fr. les trois ; reliés Ingres gris bleuté, titre or fin, sous étui rigide : 2.130 fr. (Vente à tempérament sur demande.) Frais de contre remboursement en sus. Editions du Bélier, Service S, 26, rue Desbordes-Valmore, Paris (16e), C. C. P. 3883-78. Notice gratuite sur demande.

LES SPECTACLES

PALAIS-ROYAL
VOYAGE A 3
Triomphe comique de J. de Létraz

CASINO DE PARIS
UN SEUL CRI DANS PARIS
QUELLE MERVEILLE
LA REVUE DES 100 MILLIONS
" EXCITING PARIS "
LE SPECTACLE QUE LE MONDE ENTIER NOUS ENVIE.

UN APPEL DE LA PRINCESSE ELIZABETH

Prenant la parole au cours d'une réunion pour le recrutement de volontaires féminins dans l'armée britannique, la princesse Elizabeth a déclaré à l'Albert Hall que l'armée moderne ne peut se concevoir sans les corps auxiliaires féminins. Elle termina son discours en faisant appel aux femmes anglaises pour que celles qui disposent de quelques moments de liberté se préparent à servir de nouveau dans l'armée territoriale.

On voit ici les infirmières de la R. A. F. s'élançant en parachute au cours d'une manœuvre d'entraînement.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Canteloube, Delannoy, Honegger, Milhaud et Stravinsky, pour ne citer que cinq maîtres compositeurs, ont compris que l'appareil d'ondes Martenot doit tenir une place de choix dans l'évolution artistique contemporaine. Ils font intervenir ces ondes dans leurs compositions, auxquelles elles apportent un coloris pittoresque complémentaire. A son tour André Jolivet leur a consacré un concerto qui fut joué sous la direction de Désormière par l'Orchestre national. La partie de solo avait été confiée à l'excellente virtuose Ginette Martenot, propre sœur de l'inventeur de cet extraordinaire instrument. André Jolivet apporte un élément nouveau par l'écriture de sa partition, qui met complètement en opposition les ondes et l'orchestre; il emploie celles-là dans la tessiture la plus idéale, la plus pure, celui-ci en vagues de sonorités tourmentées, incisives, voire brutales. De cette conception est née une œuvre originale que les sans-filistes ont su apprécier, qu'ils aimeraient entendre à nouveau.

Grâce à l'étonnante et souriante activité de Daniel Lesur, Pierre Le Rouzic et Noël Boyer, animateurs des « Nouvelles musicales », les mélomanes sont tenus journellement au courant des derniers événements du monde. Aussitôt qu'un festival est annoncé l'un d'entre eux va enregistrer sur place et commenter l'essentiel du programme.

W.-L. Landowski.

ERRATUM

Jules Supervielle, contrairement à ce qui avait été dit dans notre numéro du 5 mars, nous fait savoir qu'il jouit d'une double nationalité : française et uruguayenne.

GALERIE

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye.
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

BORDEAUX
J. CHAIGNEAU & Cie
VINS FINS

Depuis 1835, spécialisés dans la vente directe aux particuliers de vins en fûts et en bouteilles de qualité. Caisse ASSORTIMENT crus : 12 b., 4.200 - 24 b., 7.400.
CAISSE SÉLECTION CHAIGNEAU
(Apéritifs - Vins fins - Champagne - Cognacs - Liqueurs) tout le nécessaire à l'harmonie d'un bon repas. Caisse de 12 : 5.900 ; caisse de 24 : 10.900. Franco à la commande. C. c. post. Bordeaux 141.82. Toujours intérêt à consulter notre prix-courant. Agents demandés : 76-78, cours de la Martinique.

CHUTE DE RECORDS...

Lorsque le « scooter » fit son apparition, il y a une trentaine d'années (le Scooter Club de France fut fondé en 1921 par celui qui écrit ces lignes), le nouveau petit engin était considéré un peu à la manière d'un jouet tout juste susceptible de rendre quelques services en ville. Pourtant, l'année suivante, le S. C. F. organisa sur le parcours Paris-Mantes-Paris une épreuve de régularité de 100 kilomètres, à 30 de moyenne.

Puis l'idée même du scooter, de la « patinette à moteur », c'est-à-dire de la petite motocyclette au cadre tout à fait ouvert, la partie inférieure de ce cadre constituant une plate-forme pour les pieds du conducteur, petites roues, moteur sous le siège, fut à peu près abandonnée en faveur du vélomoteur, le Scooter Club de France se transformant lui-même en Vélomoteur Club de France.

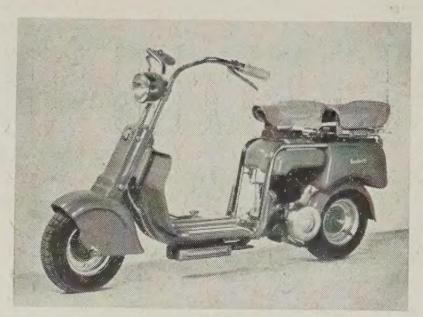
Mais voici que l'après-guerre a fait réapparaître, plus particulièrement en Italie, des scooters perfectionnés avec fourche élastique, changements de vitesse, moteurs puissants d'une cylindrée atteignant 125 centimètres cubes.

Tel le *Lambretta* construit par les Etablissements Innocenti de Milan, très importantes usines dont la surface atteint 1.500.000 mètres carrés dont 207.000 mètres carrés couverts et qui fabriquent également des machines pour la sidérurgie.

Un de ces scooters vient, sur l'autodrome de Linas-Montlhéry, de battre vingt-sept records du monde, depuis les 100 milles jusqu'aux vingt-quatre heures, les Italiens Masserini, Bruori, Masetti et Rizi se relayant au guidon.

Pendant toute la période de jour la vitesse moyenne se tint entre 108 km. 905 à l'heure (record des deux heures) et 107 km. 588 (record des neuf heures). La moyenne ne diminua que pendant la nuit, d'autant plus que, l'allumage et l'éclairage étant assurés par volant magnétique, les grandes vitesses atteintes eurent pour résultat de survolter quelque peu la lampe du phare, qui claqua à plusieurs reprises.

Néanmoins, aux douze heures, la vitesse moyenne atteignait encore 102 kilomètres à l'heure. Aux vingt-quatre heures la moyenne générale était de 94 km. 517, avec 2.268 km. 431 parcourus.



Les records battus sont ceux des deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze et vingt-quatre heures, 500, 1.000 et 2.000 kilomètres, 100, 500 et 1.000 milles, soit dix-huit records en catégorie 125 centimètres cubes.

De plus les six records depuis dix heures (inclus) battent également ceux de la catégorie 175 centimètres cubes.

Enfin les records des 1.000 milles, 2.000 kilomètres et vingt-quatre heures sont valables, de plus, pour les records de la catégorie 250 centimètres cubes.

Le scooter *Lambretta* aura donc battu non seulement les records de la catégorie à laquelle il appartient, mais encore neuf records de catégories supérieures. Performance de très grande qualité par conséquent.

Le moteur est un monocylindre à deux temps 52×58 soit 125 centimètres cubes développant 4 CV 1/2 à 4.000 tours-minute. La longueur totale du scooter de série est de 1 m. 62 et il y a 1 m. 22 entre les roues. Poids : 55 kilos.

L'allumage et l'éclairage sont assurés par volant magnétique ; la boîte est à trois vitesses commandées par pédale. La transmission à la roue arrière se fait par arbre et engrenages coniques. L'arbre forme barre de torsion en acier spécial et constitue par conséquent un dispositif amortisseur entre le moteur et le couple conique.

Le scooter de série peut comporter deux places en tandem. Sa puissance et sa boîte à trois vitesses peuvent le lui permettre.

M.-Ph.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Jean Puy fut toujours un modeste, et toujours il resta éloigné de ce qui est snobisme, nouveauté à tout prix et cabotinage. Il s'isole dans son art et dans la contemplation de la nature ; ainsi ont agi les grands artistes. Jean Puy se rattache à la tradition des maîtres, et pour lui comme pour eux les jeux de la lumière et de la couleur sont inséparables. Qu'il s'agisse de portraits, de nus, de paysages ou de natures mortes, Puy saisit l'apparence des choses et des êtres, l'instantané des reflets, les vibrations des couleurs qui s'exhaltent dans une délicate harmonie, et il poétise le tout. L'art de Jean Puy n'est pas un art de recherche et d'abstractions ; il est spontané et sincère : « Je peint comme l'oiseau chante », disait Claude Monet. Et Jean Puy, comme le maître de l'impressionnisme, a une prédilection pour les marines : les jeux subtils du miroitement de l'eau, sa mobilité, ses lumières, son mirage sont un des charmes de l'art de Puy. Jean Puy, trop longtemps méconnu, demeure pour nous un des grands peintres contemporains. (Galerie Allard.)

Mlles Françoise et Madeleine Dujardin exposent leurs fleurs et leurs paysages dans le cadre des meubles anciens de leurs parents, 76, avenue Ledru-Rollin. Deux sœurs qui ont des talents bien différents. Françoise a déjà ce qu'on appelle du métier, un sens poétique des paysages devant lesquels elle place son chevalet, cherchant à fixer un aspect de la nature avec exactitude, parce qu'elle n'ose pas encore « traduire ». A certains détails on sent qu'en travaillant elle se détachera d'un certain académisme et exprimera mieux le charme qu'elle sent se dégager des vieilles maisons françaises, d'une prairie plantée de peupliers ou d'objets réunis autour de quelques fleurs. Une petite toile de toits sous la neige est un point de départ pour d'autres jolies traductions d'atmosphère. Sa jeune sœur Madeleine semble plus récente dans le métier de peindre. Ses qualités seraient-elles plus solides? Elle inscrit plus vigoureusement ses impressions, et nous lui souhaitons d'oser rechercher des lumières sur un coin de jardin ou sur des fleurs.

Maurice Sérullaz.

E. L. Dupuy
l'avant-garde
DE LA TECHNIQUE
DU 7 AU 17 MAI
A
LA **FOIRE** DE
BALE
Pour facilités de voyage et accueil: Légation, Consulats, Of. Tour. Suisses Ch. C. Suisse, 16 av. Opéra, OPE 15-80

COMPTOIR COMMERCIAL CAOUTCHOUC
C.C.C. 35 à 41 Boulevard Haussmann Paris
Manteaux de pluie
caoutchoutés pour forte pluie
imperméabilisés
pour petite pluie
Gabardines
pour ½ saison avec doublure amovible pour le froid

PP PERMO
Traitement Général des EAUX
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

LES MEILLEURS DISQUES

La critique parue dans le numéro 179 du 19 mars 1949 ne contenait pas l'intégralité des prix décernés par l'académie Charles-Cros. Voici la fin du palmarès annoncé :

Hors concours. — *Sonate* dans le caractère populaire roumain, de Georges Enesco, par Georges Enesco au violon et Celiny Chailley-Richez au piano (Columbia).

On sait que le célèbre violoniste Enesco est également un compositeur de grand talent, et cette œuvre est tout imprégnée des thèmes du folklore de son pays, si riche au point de vue mélodique et rythmique.

Orchestre de chambre. — La *Première Suite pour cordes,* de John Blow (Oiseau-Lyre), a été primée sur épreuves ; cette œuvre ne doit être mise dans le commerce que prochainement.

Instruments avec orchestre. — *Concerto pour violon et orchestre* de Hindemith, avec le concours de Henry Merckel et l'orchestre des Concerts Lamoureux, direction Roger Désormière (Voix de son Maître). *Ex æquo* : *Concerto pour basson et orchestre* de Bodin de Boismortier, avec Fernand Oubradous et l'orchestre sous la direction de Roger Désormière.

Chant grégorien. — *Gloria Laus.* Chœur des moines d'une abbaye cistercienne (Studio S. M.).

Il s'agit d'un enregistrement privé remarquable, dont la parution dans le commerce a été également différée.

Jazz. — *Trumpet no end.* Orchestre Duke Ellington (Odéon). Jazz français : *Lullaby for a be-bop baby.* Trio Bernard Peiffer (Swing).

Chanson homme. *Parce que ça me donne du courage. Le Portrait de tante Caroline* (Polydor). Henry Salvador.

Chanson femme. — *Ma cabane au Canada* (Pathé). Line Renaud.

Danse. — *Sol tropical.* Henri Leca et son orchestre typique (Polydor).

Musette. — *Coup de tête.* Freddy Balta (Selmer).

Musique de genre. *Danse des violons.* Orchestre Jean Faustin (Odéon).

NOUVEAUTÉS PARUES

Signalons comme particulièrement intéressante une nouvelle édition du *Concerto N° 5* (dit de l'Empereur) de Beethoven, avec le célèbre pianiste Schnabel, qu'il est intéressant de confronter avec l'interprétation également brillante, mais moins profonde, de Gieseking dans la même œuvre. The Philharmonia Orchestra, conduit par Galliera (Voix de son Maître).

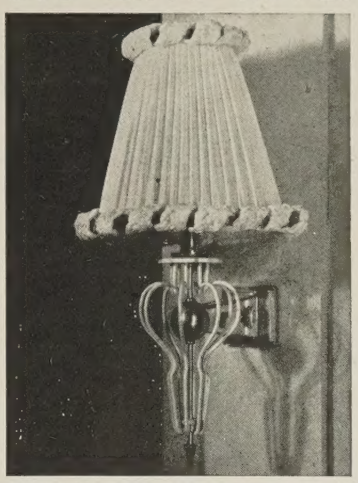
La *Huitième Symphonie* de Beethoven, par l'orchestre philharmonique de Vienne, conduit par Karajan (Columbia).

Un florilège de ravissantes chansons de la Renaissance française des compositeurs de Lassus, Janequin, Passereau, Mauduit, Claude Lejeune par le « Quatuor en D majeur » : Colette, Christiane, Jacques et Jean Devillers. (Boîte à Musique).

Enfin signalons dans la même édition (B. A. M.) quatre disques documentaires remarquables de folklore africain : d'une part, en trois disques, musiques pygmées et nègres de l'A. E. F., recueillies sur place par MM. A. Didier, G. Rouget et D. Gaisseau, de la mission Ogooué-Congo ; d'autre part, en un disque, musique folklorique de la Haute-Volta (A. O. F.), tirée du film *les Paysans noirs*, qui passe actuellement et a été primé à la Biennale de Venise 1948.

Georges Sareval.

LES ARTS APPLIQUÉS A LA LUMIÈRE



"SABINO"

LUMINAIRE DÉCORATIF
DE QUALITÉ

CRÉATIONS
ÉTUDES

EXPOSITION :
17, RUE SAINT-GILLES - PARIS-3e
ARC. 37-96

LES PLANTATIONS DE PRINTEMPS AU JARDIN

L'Etablissement Horticole LÉON PIN à SAINT-GENIS-LAVAL (Rhône), vous offre ses Colis-Réclames

Composés avec le plus grand soin, ces colis constituent une véritable **sélection** de végétaux de premier choix, dans les meilleures variétés.

Leur préparation en très grande série permet de les offrir à un prix particulièrement avantageux.

L'époque actuelle convient à leur plantation.

Chrysanthème à grosses fleurs

Chrysanthèmes d'automne à grosses fleurs doubles

Les Chrysanthèmes que nous offrons sont des plants de tout premier choix, rustiques et bien acclimatés, prêts à planter.

Ils conviennent tout particulièrement pour la culture à la grande fleur, et permettent d'obtenir des spécimens en tous points comparables à ceux vendus par les fleuristes à l'automne.

Une notice donnant tous les renseignements pour réussir cette culture attrayante est jointe gratuitement à chaque colis.

Notre emballage spécial, à **circulation d'air**, nous permet de garantir la bonne arrivée en toutes régions de France ou d'Afrique du Nord.

Colis A : 10 CHRYSANTHEMES de tous coloris, franco par poste ..... 375 fr.

Colis B : 20 CHRYSANTHEMES de tous coloris, franco par poste ..... 680 fr.

Dahlia moderne

Dahlias modernes à très grandes fleurs

Nos colis comprennent les plus récentes variétés, à fleurs géantes et d'une tenue parfaite, choisis parmi les plus beaux coloris connus.

Ils font l'admiration des Amateurs et nous recevons chaque année de très nombreuses lettres de satisfaction de nos Clients.

Colis A : 6 variétés différentes, franco par poste ..... 420 fr.

Colis B : 12 variétés différentes, franco par poste ..... 780 fr.

Colis C : 25 variétés différentes, franco par poste ..... 1.350 fr.

Colis D : Les « Dix plus Beaux Dahlias », composé uniquement de nouveautés de grand mérite, ayant obtenu les plus hautes récompenses aux expositions, soigneusement étiquetés, franco par poste ..... 1.200 fr.

Canna à fleur d'Orchidée

Ognons à fleurs d'été

Ce colis comprend : 20 GLAIEULS Hybrides nouveaux variés, 10 MONTBRETIAS Orangés à floraison continuelle, 1 CANNA à fleurs d'Orchidées, 1 GLOXINIA Erecta à fleurs tubuleuses mouchetées (plante rare).

le colis franco par poste ..... 525 fr.

Nos notices illustrées de culture sur Chrysanthèmes, Dahlias, Ognons à Fleurs, ainsi que notre Catalogue-Album contenant des reproductions en **couleurs naturelles** de fleurs, sont joints gratuitement sur demande aux colis.

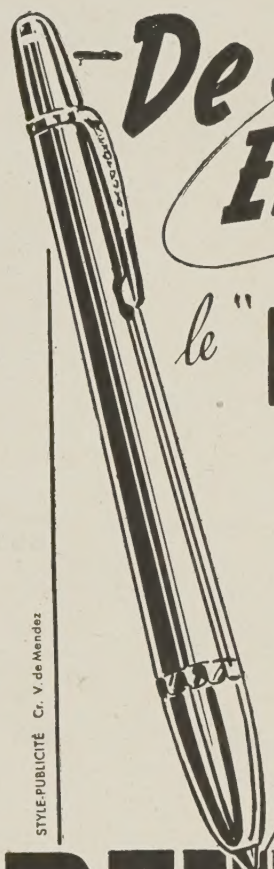
Prime : aux commandes de plusieurs colis, nous ajoutons une prime gratuite pour faire bénéficier nos Clients de l'économie réalisée sur l'emballage.

Paiement : par mandat-poste ou chèque bancaire joint à la commande (dans la même enveloppe) ou contre remboursement (frais de remboursement en plus 45 francs minimum).

Afrique du Nord, Corse : ces colis peuvent être fournis aux mêmes conditions. Nous les expédions uniquement **par avion**, ce qui nous permet de garantir leur arrivée en parfait état, aussi bien que pour la Métropole. — Ajouter 300 francs par colis pour les frais d'avion.

Etablissement Horticole LÉON PIN
Saint-Genis-Laval près **Lyon** (Rhône-France)

63


STYLE-PUBLICITÉ Cr. V. de Mendez

De Succès En Succès...

le "ROYAL"

Automatique — luxueusement doré — lignes racées. Finitions parfaites. En écrin de velours rouge. . . **1775 frs**

AUTRES MODÈLES

PLASTIC . **370 frs** BIJOU . . **575 frs**
POCHE. . **575 frs** BICOLORE **840 frs**
SUPERLUX. **1.050 frs**

Exigez la Marque

REYNOLDS

le 1er Stylo à bille Français

"SANS UN" OU BONIMENT ET PHILOSOPHE, par CAMI.

« Messieurs, dam's, « Sans Un » on me nomme
Pour pas m'confondre avec Rothschild,
Pas plus qu'avec un nabab comme
Qui dirait Haroun-al-Rachid !
N'ayant rien, je vis sans entraves ;
Le fisc et moi l'on est d'accord.
Tous les autres sont ses esclaves,
Moi, je suis un typ' libre encor !

Au printemps j' vais voir sur les chênes
Pousser les feuilles. Quel repos !
Pendant c'temps d'autres à la chaîne
Regard'nt pousser leurs feuill's d'impôts ;
Et comm' je n'ai ni lieux ni mètre,
De moi on n' peut rien exiger,
Pas d'impôts de port's et d' fenêtres
Et pas d' surface à corriger !

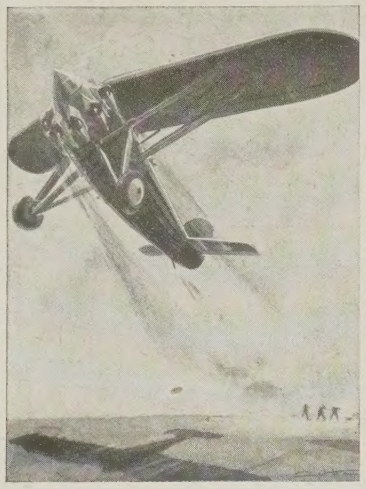
Mon logement c'est la nature :
Plafond bleu ciel, tapis de fleurs !
Vous parlez d'une architecture
En mètres carrés, messeigneurs !
Et j'ai pour me baigner « en douce »
Des sall's de bains dans chaque coin.
On marche un peu, on trouv' l'eau douce,
Et l'eau salée un peu plus loin !

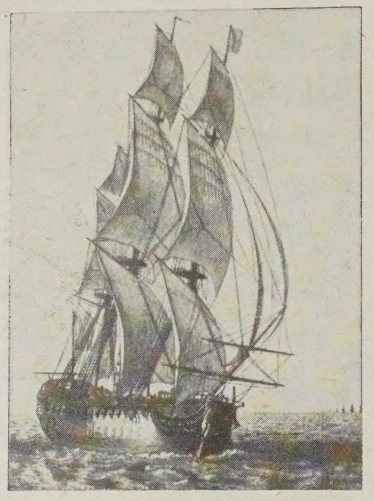
J'aim' pas qu'on me caus' politique,
Un typ' dans un bistro d' Barbès
Me dit : « La plus chouett' République
C'est celle de l'U. R. S. S. !
Staline est mon pèr', je l' proclame ! »
Alors j'y réponds : « N' t'en fais pas !
Prends ta troïka, quitte Paname
Et cours embrasser ton papa ! »

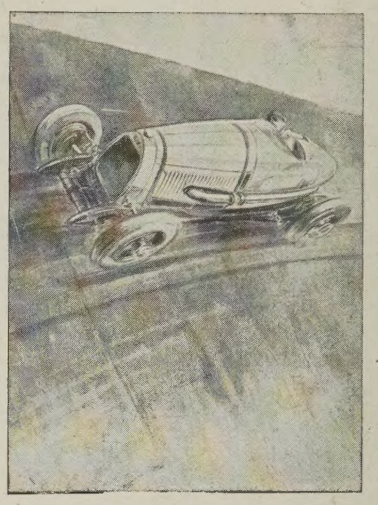
Ruinés par le fisc insatiable,
Les Français, cett' foule aux œufs d'or,
Deviendront tous de pauvres diables,
Et ce sera le rêve, alors !...
Les percepteurs s'ront en chômage !
Plus d'impôts pour tout un chacun !
Messieurs, dam's, ach'tez mon cirage
Avant que vous soyez sans un ! »

Un ouvrage d'une valeur inestimable

HISTOIRE DE LA LOCOMOTION GÉNÉRALE







4 VOLUMES RELIÉS — FORMAT 29 x 39

2.142 pages - 5.300 gravures en noir et en couleurs

I. Histoire de l'Aéronautique :

Le problème de la navigation aérienne, qui a toujours passionné les hommes, est aujourd'hui résolu. C'est cette merveilleuse épopée de la conquête de l'air que retrace l'*Histoire de l'Aéronautique* (642 pages).

II. Histoire de la Marine :

Vivante encyclopédie de l'art et de la science nautiques à travers les âges, depuis les embarcations les plus anciennes jusqu'aux somptueux palais flottants et aux puissantes flottes de guerre qui, de nos jours, sillonnent les océans (630 pages).

III. Histoire des Chemins de fer :

L'*Histoire des Chemins de fer* reconstitue par l'image, au moyen de documents inédits, de curieuses gravures, de magnifiques planches en couleurs, toutes les étapes parcourues par ce moyen de transport (400 pages).

IV. Histoire de la Voiture, du Cycle, de l'Automobile :

Cet ouvrage décrit tous les moyens de locomotion terrestre autres que les chemins de fer, depuis la locomotion naturelle jusqu'à l'automobile, étudiés dans tous leurs domaines d'application (470 pages).

PRIX ACTUEL DES 4 VOLUMES :

13.700 francs

Chaque volume est vendu séparément au prix de :

Aéronautique	**4.100** fr.
Marine	**4.200** —
Chemins de fer	**3.200** —
Voiture, Cycle, Auto.	**3.300** —

*

Livraison immédiate, franco et sans frais. Conditions valables pour la France et l'Afrique du Nord.

Pour l'étranger, ces prix seront majorés des frais d'expédition. Par volume prix d'un colis postal de 5 kgs.

Bulletin de souscription à remplir ou à copier et à adresser aux :

EDITIONS S.N.E.P.-ILLUSTRATION

13, rue Saint-Georges — PARIS-9e

Veuillez m'expédier un exemplaire de :

* *Histoire de la Locomotion générale* (4 vol.) au prix de..	**13.700** fr.
* *Histoire de l'Aéronautique*, au prix de	**4.100** —
* *Histoire de la Marine*, au prix de.	**4.200** —
* *Histoire des Chemins de fer*, au prix de	**3.200** —
* *Histoire de la Voiture, du Cycle et de l'Automobile*, au prix de	**3.300** —

(Prix pour la France et l'Afrique du Nord.)

Que je vous règle par * mandat postal, chèque bancaire ou chèque postal (Paris 2101).

Nom ..... *Prénom* .....

Profession .....

Adresse .....

Ville ..... *Départ.* .....

Date et signature .....

* Rayer les mentions inutiles.

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 2e trimestre 1949.
Imprimeur no 79.